

Début du deuxième chapitre: Quatre manières typiques d'habiter des garçons de cité

Nicolas Oppenheim

► **To cite this version:**

Nicolas Oppenheim. Début du deuxième chapitre: Quatre manières typiques d'habiter des garçons de cité. Adolescents de cité. L'épreuve de la mobilité , Presses Universitaires François Rabelais, pp.276, 2016. hal-01414562

HAL Id: hal-01414562

<https://hal.inria.fr/hal-01414562>

Submitted on 15 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 2 : Quatre manières typiques d'habiter des garçons de ZUS

Nous présentons dans ce chapitre les manières d'habiter qui concernent exclusivement ou principalement des garçons. Nous commençons par présenter les deux manières typiques d'habiter concernant des garçons qui se caractérisent par un fort sentiment d'appartenance à leur quartier : les *Adolescents du quartier* et les *Associatifs*. Ce sentiment d'appartenance ne se manifeste pas seulement par une présence régulière dans l'espace public de résidence, mais également par une définition de soi dans laquelle l'appartenance au quartier joue un rôle déterminant. Ces deux catégories d'adolescents n'ont cependant pas le même ancrage dans leur quartier, que ce soit dans les usages du quartier, la sociabilité avec les autres habitants ou le rôle joué par l'espace local dans leur construction identitaire. Ces différents ancrages entretiennent une relation dynamique avec des pratiques de mobilité différenciées. Les *Adolescents du quartier* se déplacent principalement en groupe avec des jeunes plus âgés, à la recherche d'une animation faisant défaut dans le quartier. Ces déplacements sont souvent sources de tension avec les citadins d'une autre origine résidentielle et sociale, nourrissant un sentiment de stigmatisation chez ces adolescents et pour certains un repli sur le quartier de résidence. A l'inverse, les *Associatifs* se déplacent essentiellement à proximité de leur quartier, car ils ont accès à un nombre important de ressources locales : des relations amicales ou amoureuses avec des filles du quartier et des activités proposées par les associations. Les ressources associatives sur lesquelles ces adolescents s'appuient pour se déplacer en centre-ville ou dans des destinations plus lointaines leur évitent de se sentir trop stigmatisés lorsqu'ils fréquentent d'autres univers sociaux.

Puis, nous présentons les deux manières d'habiter qui concernent des adolescents qui demeurent attachés à leur quartier, mais qui ont une présence de plus en plus épisodique dans l'espace public : les *Flâneurs* et les *Passionnés*. Ces deux manières d'habiter concernent principalement des garçons, mais aussi quelques filles de ZUS. Ces adolescents ont des amis dans le quartier, mais ils passent la plus grande partie de leur temps en dehors, car ils se sont lassés des conséquences négatives de la ségrégation résidentielle, en particulier de l'absence de mixité sociale et ethno- raciale, ainsi que du contrôle social qui rend difficile la construction de relations intimes. Ils y fréquentent essentiellement des équipements sportifs ou culturels, certains stationnent brièvement à proximité de leur immeuble. Néanmoins, ces deux catégories d'adolescents se différencient très fortement par leurs pratiques de mobilité. Les *Flâneurs* recherchent dans leur mobilité la possibilité d'adopter, grâce à l'anonymat, des comportements non tolérés dans le quartier, de rencontrer des citadins qu'ils ne connaissent pas et de séduire d'autres adolescents. Ils aiment ainsi flâner dans la ville et laisser le hasard jouer un rôle important dans le déroulement de leurs déplacements. A l'inverse, l'éloignement du quartier des *Passionnés* a été concomitant de l'exercice d'une passion, qui les a amenés à fréquenter des adolescents d'autres milieux sociaux et résidentiels. Leurs déplacements, toujours motivés par un but précis, sont beaucoup plus planifiés que ceux des *Flâneurs*. Ces pratiques de mobilité différentes sont également l'expression de différenciations sociales et résidentielles. En effet, les *Flâneurs* sont quasi exclusivement des adolescents de catégorie populaire et moyenne résidant en ZUS, alors que les pratiques des *Passionnés* se rapprochent fortement de celles des adolescents de catégorie moyenne n'habitant pas en ZUS.

Le nombre d'entretiens avec des adolescents ayant participé à l'élaboration de chaque idéaltype varie selon les manières d'habiter : vingt-trois entretiens pour les *Flâneurs*, seize pour les *Adolescents du quartier* (complétés par une dizaine d'entretiens ethnographiques), douze pour les *Passionnées* et six pour les *Associatifs* (complétés par quatre entretiens ethnographiques). Sans prétendre que cette répartition soit statistiquement significative, celle-ci influe sur la place qu'occupe la présentation de chacune des manières typiques d'habiter dans ce chapitre.

21. Les Adolescents du quartier

Cette manière d'habiter est influencée par la faible disponibilité économique et en temps des parents des adolescents, mais aussi par des dispositions héritées de la vie dans un quartier ségrégué, d'un apprentissage de la mobilité avec des jeunes plus âgés, d'une trajectoire scolaire chaotique et d'expériences répétées de discrimination dans leur famille ou leurs mobilités.

Des adolescents issus de ménages fragiles et avec une trajectoire scolaire heurtée

Les *Adolescents du quartier* sont principalement des garçons de ZUS issus des ménages les plus fragiles économiquement de notre échantillon, avec au moins un des deux parents au chômage, une part très importante de familles monoparentales et une fratrie nombreuse, comprenant le plus souvent au moins trois frères ou sœurs. Cette manière typique d'habiter concerne également plus en proportion les adolescents avec des temps de trajets importants pour se rendre en transports en commun dans le centre de l'agglomération. Le pays de naissance des parents et l'âge de ces adolescents correspondent par contre à la répartition de l'ensemble des garçons de ZUS de notre échantillon.

Ces adolescents connaissent dans leur grande majorité une trajectoire scolaire heurtée, avec des redoublements fréquents et le sentiment que leur parcours scolaire ne leur permettra pas à terme de s'insérer avec succès sur le marché du travail. Ils sont d'ailleurs nombreux à confier un faible intérêt pour leurs études et à relater des incidents conflictuels avec le personnel de l'Éducation Nationale. Une majorité d'entre eux est scolarisé en lycée professionnel ou en troisième d'insertion professionnelle. Parmi les quatre adolescents scolarisés en seconde générale au moment de l'entretien, deux d'entre eux préparent une réorientation vers une filière professionnelle en raison de résultats scolaires défaillants. Les *Adolescents du quartier* insistent sur leur rancune contre l'institution scolaire mais également sur les conséquences probables de leur parcours chaotique sur des difficultés futures d'insertion sociale et professionnelle. Le rapport à l'institution scolaire est d'ailleurs le principal critère de différenciation qu'ils font entre les garçons du quartier qu'ils connaissent, avec d'un côté les « *zouaves* », généralement en voie de déscolarisation ou scolarisés en filière professionnelle, et de l'autre les « *mecs déter* » (déterminés), scolarisés en filières générales ou technologiques et qui consacrent un minimum de temps à leurs devoirs. Cette distinction est accentuée dans

certaines ZUS, comme dans le quartier des Prairies, où les adolescents ne sont pas scolarisés dans la même ville selon la filière dans laquelle ils se trouvent au lycée.

Un fort ancrage dans le quartier

Ces adolescents ont majoritairement grandi dans leur quartier de résidence, les autres y ont emménagé durant l'école primaire, en provenance d'une autre ZUS de la région ou d'un pays étranger. Ils ont un fort ancrage dans ce quartier, qui se caractérise principalement par trois dimensions interdépendantes : ces adolescents passent d'une part une grande partie de leur temps libre dans l'espace public de résidence; d'autre part, la majorité de leur réseau amical est constitué par des jeunes du quartier ; enfin, ils développent un sentiment d'appartenance prononcée à leur quartier, qui constitue une part importante de leur définition de soi.

Les *Adolescents du quartier* passent tout d'abord beaucoup de temps dans l'espace public de résidence, notamment autour des différents équipements sportifs de leur quartier (city-stades, gymnases...). Ces équipements permettent non seulement une pratique sportive gratuite, le plus souvent du football, mais ils servent également de lieu de ralliement pour les adolescents. Ceux-ci expliquent leur fréquentation continue de l'espace public de résidence par l'exiguïté de leur logement et la présence chez eux d'un grand nombre de frères et sœurs. Ils insistent aussi sur le peu d'activités qu'ils peuvent y réaliser, notamment parce qu'une majorité ne possède pas de consoles de jeu ou d'équipements informatiques. Certains évoquent également des relations compliquées avec un de leurs parents. Mais, ils expliquent aussi cette présence continue par la forte sociabilité amicale qu'entraîne la densité d'adolescents vivant en ZUS.

Le réseau amical de ces adolescents se situe ainsi principalement dans le quartier, dans lequel ils possèdent leur « *équipe* », noyau dur de cinq à dix amis. Celle-ci est constituée principalement de jeunes rencontrés dès la maternelle ou l'école primaire, avec lesquels les adolescents partagent une communauté d'expérience et une confiance réciproque. Cette confiance a été nourrie par un grand nombre d'activités en commun ainsi que par des événements qui l'ont mise à l'épreuve avec succès (participation à des expéditions punitives quand un ami a été attaqué, visite à l'hôpital en cas de problème médical, capacité à ne pas répéter certaines confidences...). Comme dans l'entretien ci-dessous, cette confiance entre adolescents est toujours opposée dans les discours aux « *embrouilles* » entre habitants, omniprésentes dans ces quartiers et au fondement de la culture de la rue qui s'y est développée (Lapeyronnie, 2008 ; Kokoreff et Lapeyronnie, 2013) :

« J'aime bien ma cité, parce que j'ai grandi depuis tout petit ici, j'ai toujours vécu ici, je connais tout le monde, en plus on a un bon état d'esprit on s'embrouille pas trop entre nous. Tous mes potes proches ils habitent ici, ça fait presque dix ans qu'on se connaît tous. C'est des potes de mon âge, je les connais depuis le primaire, même certains depuis la maternelle. J'ai quatre potes très très proches, on va dire même sept, huit très très proches, et ensuite le reste on traîne quelques fois ensemble. Les sept, huit c'est la confiance, y'aura pas de problème avec eux, tu peux tout leur dire, ils répéteront pas, ils seront toujours là. Le reste c'est juste des

potes du quartier en fait, même si on est réunis souvent tous ensemble. De toute façon, on reconnaît les vrais amis dans certaines situations, quand il nous arrive des trucs et qu'on est en galère. Moi par exemple j'ai été hospitalisé et ceux qui étaient venus, ou par exemple quand y'a une bagarre ou une embrouille, on voit ceux qui venaient » (Lycéen, 17 ans)

Ces adolescents passent également du temps dans l'espace public auprès des jeunes plus âgés du quartier, qu'ils ont commencé à fréquenter entre douze et quatorze ans lors de leurs années au collège. Ils occupent souvent une place spécifique, celle du « petit rigolo » qui les fait rire ou celle de messenger auprès des filles qu'ils n'osent aborder directement. Ces liens avec des jeunes plus âgés sont favorisés par la présence de cousins ou de grands frères dans le quartier, notamment lorsqu'ils ont une bonne réputation. Ils peuvent être renforcés, en particulier pour les adolescents d'origine maghrébine, par des retrouvailles avec une partie des jeunes du quartier lors de vacances au « bled » dans la ville d'origine des parents. Si la visibilité dans l'espace public est également nourrie par la participation à des affrontements entre jeunes de ZUS comme nous le verrons dans quelques lignes, elle dépend aussi de la plus ou moins grande tolérance des parents vis-à-vis des fréquentations de l'adolescent. Certains parents voient ainsi d'un mauvais œil une présence trop affichée de leurs enfants auprès des jeunes plus âgés du quartier, ce qui peut limiter le temps passé avec eux :

« Ma mère, elle aime pas trop certains de mes potes, parce qu'ils ont une mauvaise réputation dans le quartier, donc elle a plus confiance dans mes cousins. J'ai pas d'heure limite si je suis avec mes cousins. Avec mes potes je peux rentrer à minuit aussi, mais elle va me dire « pourquoi t'étais avec eux, je t'avais dit quoi et tout ». Chez moi je ramène que les quatre, cinq à qui je fais confiance, elle les aime bien eux, dès que je lui dis que je suis avec eux elle me dit rien, mais sinon elle sait très bien que je suis avec les autres. Et les autres, dès que ça brûle des voitures et tout, elle croit que c'est eux, obligé. C'est surtout les grands qu'elle aime pas, même s'ils respectent ma famille, elle dit « ouais regarde ils sont là, ils ont rien à faire, ils fument le shit, ils sont en bas ». Même mon frère elle sait que lui il les connaît très bien, elle a confiance parce qu'elle se dit « ouais s'il est en bas il va rien arriver parce qu'on est connus et tout », mais elle a peur quand même un petit peu. Elle a peur que je commence à fumer, à boire et tout » (Lycéen, 17 ans)

Les Adolescents du quartier apprécient l'interconnaissance qui caractérise leur quartier, favorisée par la forte densité de jeunes qui y sont présents. Celle-ci leur permet de trouver à toute heure de la journée des camarades avec qui discuter ou s'amuser lorsqu'ils sortent de chez eux. Elle leur offre également la possibilité de quitter un groupe de discussions pour un autre lorsqu'ils s'y ennuiant. Ils mettent également en avant les activités qu'ils peuvent réaliser en groupe, comme les tournois de football, les parcours en moto en été, le visionnage d'événements sportifs ou l'organisation de barbecues. Comme une partie des jeunes adultes de quartiers ségrégués en France (Garbin et Millington, 2011 ; Kirkness, 2014) ou en Grande-Bretagne (Le Grand, 2014), ils résistent ainsi au stigmate territorial accolé à leur quartier en valorisant l'ambiance familiale de celui-ci. Ils insistent sur la solidarité entre jeunes et l'interconnaissance entre habitants qu'ils opposent à la froideur et à l'anonymat des autres

quartiers, ce qui n'est pas antinomique de tensions, parfois fortes, avec des habitants plus âgés taxés de racisme.

Ces adolescents développent plus largement un fort sentiment d'appartenance à leur quartier, qui joue un rôle déterminant dans la définition de leur identité sociale, c'est-à-dire l'image qu'ils cherchent à donner aux autres et que les autres leur renvoient (Authier, 2001). De nombreux éléments témoignent de ce sentiment d'appartenance, qui n'est pas antinomique de la volonté de quitter ultérieurement le quartier : par exemple le port de T-shirt avec le code postal ou le nom de la commune de résidence, les tags dans les transports en commun du surnom donné au quartier, l'alimentation d'un blog mettant en scène la vie de la cité... Ce sentiment est particulièrement opérant lors des tensions avec d'autres quartiers. Chaque attaque de jeunes d'autres cités va être considérée comme une atteinte à l'honneur du quartier, et par extension à celle de l'adolescent :

« Mon cousin, il s'est fait taper parce qu'il a insulté un mec qui disait des trucs sur notre cité. Il lui a fait « ferme ta gueule, arrête de parler, je suis un mec de là-bas, t'as un problème ? ». Lui il était tout seul alors que l'autre il était avec tous ses potes donc il s'est fait taper (...) Moi c'est pareil, quand ça parle de ma cité je m'énerve. Je m'énerve direct, il faut même pas parler de ma cité. Tant pis s'ils sont plus nombreux, je préfère me faire taper, j'en couche un et je me fais défoncer, mais je sais que je vais revenir et que je suis pas une baltringue alors qu'ils parlaient de ma cité. Y'a des mots qui blessent, « qu'ils aillent niquer leur mère », des mots comme ça, j'aime pas les entendre. Si y'a un mec qu'arrive comme ça, je vais le dégommer, même si je sais qu'il fait trois fois mon poids. C'est pour se faire respecter, c'est le respect qui joue après, parce que si on le tape pas il va continuer, il va ouvrir sa gueule partout, et nous on va passer pour qui ? » (Lycéen, 17 ans)

Comme le montre cet extrait d'entretien, ces adolescents se sentent en quelque sorte les gardiens de la réputation de leur quartier (Mohammed, 2011). La réputation de celui-ci nourrit celle des adolescents, et réciproquement, notamment dans les établissements scolaires et dans les autres lieux de cohabitation juvénile (Mohammed, *ibid*). Les attaques verbales contre le quartier ou physiques contre des habitants, et encore plus les intrusions territoriales, sont vécues comme une transgression insupportable. L'honneur du quartier et celui des adolescents se nourrissant mutuellement, ceux-ci ont intériorisé la nécessité de s'engager dans les rixes entre quartiers afin d'entretenir le prestige collectif et ainsi d'accéder à un sentiment rassurant de réussite personnelle et d'estime de soi (Mohammed, *ibid*).

Ce sentiment d'appartenance, exacerbé lors des tensions avec d'autres quartiers, est façonné par une communauté d'expérience avec les autres jeunes du quartier depuis le plus jeune âge, des jeux et des souvenirs communs. Il se nourrit également de la conscience de vivre dans un quartier stigmatisé, marqué par l'absence de mixité ethno- raciale et sociale, avec des codes spécifiques en vigueur que les adolescents ont dû apprendre à maîtriser. Les *Adolescents du quartier* soulignent principalement la nécessité d'acquérir et d'entretenir une réputation dans l'espace résidentiel, en étant fidèles à leurs camarades du même âge et en accumulant du capital guerrier par l'entremise de bagarres avec des jeunes du quartier ou d'ailleurs

(Sauvadet, 2006). La valorisation dans les discours de cette nécessité d'acquérir une réputation dans l'espace local en montrant la capacité à se battre constitue une des voies de résistance au stigmate territorial (Kirkness, *ibid*). Cette nécessité concerne plus particulièrement les quelques adolescents qui ont emménagé dans le quartier à la fin de l'école primaire, ou ultérieurement comme les primo-arrivants. Ceux-ci ne peuvent pas autant s'appuyer que les autres sur une communauté d'expériences préalables avec les jeunes du quartier ou sur la propre réputation de membres de la famille plus âgés :

« Ici je suis devenu connu, parce qu'avant y'avait une bagarre, moi je me suis battu avec un mec, avec le couteau tout ça, et voilà. Les gens ils m'ont dit de courir mais moi j'ai pas couru, donc je me suis défendu, j'ai pris le couteau et je l'ai jeté (...) En fait, on s'était embrouillé avec le mec parce que je vendais un téléphone et lui il a dit que personne n'achèterait le téléphone, je lui ai dit « ferme ta gueule » et après voilà il a commencé. D'abord il est venu sans couteau, mais après on est partis au terrain rouge, c'est moi qui lui dis « viens au terrain rouge », c'est parce qu'il avait mis sa bouche dans mes histoires, après on est partis, après il a sorti son couteau, je me suis dit « il a peur » donc je lui ai pris son couteau, et voilà (...) Mon père il voulait porter plainte après mais j'ai dit non, ça sert à rien, parce qu'aussi c'était un peu de ma faute, j'aurais pas dû lui dire « ta gueule ». Mais bon depuis les mecs de la cité ils me connaissent et ils me respectent, y'a plus jamais eu de problème » (Collégien, 16 ans)

Ce sentiment d'appartenance au quartier se nourrit enfin grandement de l'opposition que les adolescents développent entre *eux* et *nous*, entre les jeunes du quartier de résidence et les autres citadins. Ce sentiment d'opposition se construit en grande partie dans les établissements scolaires. Il est aussi alimenté, nous le verrons, par les expériences de mobilité de ces adolescents qui les mettent en contact avec des citadins d'autres univers sociaux et dont ils perçoivent l'hostilité.

Un usage autonome précoce des transports en commun

Les *Adolescents du quartier* ont commencé à utiliser les transports en commun sans leurs parents de manière précoce, vers onze ans pour des visites familiales, la fréquentation de clubs sportifs extérieurs au quartier ou en fraudant lors de virées avec d'autres jeunes. A partir de cet âge, ils sont très rarement accompagnés par leurs parents, si ce n'est lorsqu'ils se déplacent pour des démarches médicales ou administratives comme obtenir un visa au consulat. Avant cela, ils étaient surtout accompagnés lors de visites à d'autres membres de la famille, que ce soit en Ile-de-France ou vers des destinations plus lointaines, beaucoup moins fréquemment pour des activités de loisirs en raison de la situation économique précaire de leurs parents, de la taille élevée de la fratrie et de l'absence de véhicule dans le ménage. Leurs cousins plus âgés jouent, à l'inverse, bien souvent un rôle primordial dans l'apprentissage des trajets en transports en commun. A partir de onze ans, les *Adolescents du quartier* rendent ainsi fréquemment visite à des membres de leur famille de manière solitaire (notamment

lorsqu'y sont présents des cousins de leur âge), avec des membres de la fratrie ou avec des cousins plus âgés.

Outre ces visites familiales, deux éléments spécifiques favorisent également la familiarisation précoce et régulière de certains de ces adolescents à l'autonomie dans les transports en commun : la fréquentation d'un club sportif d'un meilleur niveau que celui de la commune ; la scolarisation dans un collège éloigné du domicile en raison d'une exclusion de l'établissement scolaire du quartier. Dans ces deux cas particuliers, les adolescents acquièrent de manière précoce la carte Imagin'R. Mais, la majorité des *Adolescents du quartier* ont commencé à utiliser régulièrement les transports en commun en fraudant lors de virées avec des jeunes du quartier lors des premières années du collège. Ces années sont le moment d'une expérimentation ludique des trains, bus ou tramways circulant à proximité de la commune de résidence. Les trains constituent par exemple un terrain de jeu pour les adolescents qui s'amuse à passer d'un wagon ou d'un étage à un autre, à retenir les portes, pour certains à actionner le signal d'alarme. Ils choisissent de descendre à telle ou telle station, selon la présence occasionnelle de contrôleurs ou les occasions de loisirs qu'ils y identifient (présence d'adolescents du même âge sur le quai, partie de football sur un des city-stades de la commune...). Ils peuvent également prendre des transports au hasard, le plus souvent des bus desservant des villes de leur département, afin d'occuper l'après-midi lorsqu'ils ne trouvent rien à faire dans leur quartier. Se perdre et apprendre à se retrouver participent alors de l'animation procurée par ces déplacements en groupe.

« Une fois on a pris les transports au hasard. On en avait marre, on a fait « venez on va prendre n'importe quel bus », on était là en train de galérer, vautés sur des voitures, on avait rien à faire à part regarder les voitures qui passent, qui passent, qui passent... Après on a dit « ouais venez », on avait pris un petit carnet, on notait à chaque fois les bus, on écrivait les stations, on était quinze un truc comme ça. Comme on avait rien à faire, on prenait n'importe quel bus, on écrivait le bus, la station où on s'arrêtait, pour pas qu'on se perde et qu'on peut revenir. Après on changeait, on prenait un autre bus, après on est partis, partis, partis (...) On avait treize ans, un truc comme ça. Ça avait duré toute l'après-midi. On faisait n'importe quoi, on prenait n'importe quel bus et tout le temps on écrivait pour pas se perdre. C'était un petit carnet, mais il était rempli tellement on avait pris de bus. On a pris genre trente bus différents, on était partis jusqu'au Blanc-Mesnil, on a pris tous les petits bus de là-bas, après on est partis jusqu'au Bourget, après on avait fait un tour et on avait terminé par Bagnolet. On était allés partout, on voyait un bus on disait « allez on le prend », on prenait au hasard, après quand on voyait un feu rouge on descendait, des fois si on voyait un bus bien, on demandait au chauffeur qu'il nous ouvre la porte... » (Collégien, 15 ans)

Entre douze et quatorze ans, ces adolescents commencent également à se déplacer vers les centres commerciaux situés à proximité de leur quartier. Ils peuvent y réaliser des activités à l'abri du regard de leurs parents ou de leurs voisins, comme celle d'aborder des filles ou de provoquer d'autres adolescents. Les *Adolescents du quartier* décrivent avec nostalgie cette expérimentation précoce et ludique des transports en commun, ainsi que ces premières

expériences dans les centres commerciaux. Ils réalisent le plus souvent ces trajets initiatiques en suivant des jeunes plus âgés ayant l'habitude de se déplacer en dehors du quartier. La présence de ces jeunes permet une familiarisation ludique à la mobilité en transports en commun, elle aide l'adolescent à surmonter ses appréhensions, celle de se perdre et de côtoyer des citadins inconnus, qui deviennent parfois la cible de moqueries du groupe. Ce mode d'entrée ludique dans le domaine public n'est pas spécifique, nous le verrons, aux *Adolescents du quartier*, mais il n'est pas sans influence sur les pratiques ultérieures de mobilité de ces adolescents (« *des fois ça reprend vite* », comme le montre l'extrait suivant) :

« Quand j'étais petit, on allait en bus à Belle Epine. C'était archi marrant, tout le monde rigolait, j'aurais kiffé revenir en arrière. C'était archi marrant, c'était un truc de ouf, on faisait n'importe quoi, le fond du 183 il était à nous, déjà dès qu'on sortait de notre cité c'était le feu vert pour nous, on est plus à la cité donc on pouvait rigoler... Dans la cité faut rester calme, tout le monde connaît tout le monde, faut pas faire le fou. Une fois qu'on est plus à la cité, on connaît personne, on s'en fout, c'est fini. Alors qu'à la cité, y'a toujours une daronne (NDLA : mère de famille) que tu connais, tu peux pas faire n'importe quoi, tu peux pas foutre la merde. Après c'est le téléphone arabe, ma mère va être au courant. Alors que dehors tu t'en fous, tu peux faire ce que tu veux, c'est le feu vert. On est au fond du bus, ça chambre, moi je chambrAIS pas, juste je rigolais, les grands ils chambrAient, ils faisaient n'importe quoi, « ah t'es mal habillé, regarde tes pompes », ils se foutaient de sa gueule. Des trucs de gamin, une fois que t'as grandi, même si des fois ça reprend vite (...) Dans le bus, les chauffeurs ils devaient craquer, on était tous au fond, on se mettait là quand on était beaucoup, et quand y'avait des gens qui montaient on craquait, y'en a même qui demandaient « vous voulez pas aller devant s'il vous plaît ? ». Des grands ils disaient ça, moi j'étais tout petit, j'avais douze ans, eux ils avaient quinze ou seize ans » (Lycéen, 17 ans)

Les adolescents ont le plus souvent recours à la fraude lors de ces premiers déplacements en dehors de leur commune. Ils continuent ensuite à frauder jusqu'à ce qu'ils accèdent à la carte Imagin'R, le plus souvent au moment du passage du collège au lycée ou lorsqu'ils sont scolarisés en troisième d'insertion professionnelle avec des stages à réaliser en dehors du quartier. L'accès à cette carte ne modifie guère leur mobilité, elle leur permet surtout une plus grande sérénité dans les déplacements, car ils ne sont plus obligés de scruter la présence éventuelle de contrôleurs. Une petite partie d'entre eux n'est d'ailleurs pas au courant qu'ils ont la possibilité de se déplacer librement avec cette carte durant le week-end sur l'ensemble du réseau francilien. Ils ne l'ont donc pas forcément sur eux lorsqu'ils se déplacent en groupe.

Ce recours à la fraude est favorisé par l'absence de ressources permettant d'acheter des titres de transport, mais également par son aspect ludique et habituel pour une grande partie des jeunes du quartier. Même si leurs parents leur ont fourni de la monnaie pour le trajet, notamment lorsqu'ils rendent visite à un membre de leur famille, une partie des adolescents choisissent ainsi de frauder. Ils justifient ce choix par leur volonté d'économiser de l'argent et la certitude de pouvoir échapper aux contrôleurs. Certains expliquent également qu'ils n'ont pas l'habitude et la patience d'aller acheter un titre de transport.

L'amplitude géographique et la nature de ces pratiques de fraude diffèrent en fonction du degré de contrôle parental. Tous ces adolescents décrivent un faible contrôle de leurs parents sur les horaires de sortie ou les lieux qu'ils fréquentent. Dès onze ans, ils ont pris l'habitude de rentrer au domicile en début de soirée et de sortir en dehors du quartier sans que les parents ne s'inquiètent ou soient au courant de ces déplacements. A partir de quinze ans, ils peuvent rentrer au domicile après vingt-deux heures, sans provoquer trop d'inquiétude. Cette absence de contrôle s'explique tout d'abord par une faible présence des parents au domicile, notamment lorsqu'ils ont des horaires de travail atypiques ou qu'ils élèvent seuls leurs enfants. L'absence d'inquiétude des parents s'explique également par la faible présence de ces adolescents au domicile depuis leur entrée au collège. Ils ont en effet l'habitude de fréquenter l'espace public de résidence, en raison de l'exiguïté du domicile et de la forte sociabilité juvénile qui règne dans le quartier. Les parents sont donc habitués à ne pas trouver leurs enfants chez eux. Cette absence d'inquiétude s'estompe néanmoins lorsque l'adolescent commence à décrocher scolairement ou à fréquenter des jeunes plus âgés du quartier dont les parents jugent l'influence néfaste. Ils peuvent alors restreindre la mobilité de l'adolescent, en lui imposant de rester au domicile ou en s'enquérant des jeunes avec lesquels il se déplace. En effet, si la moindre disponibilité en temps des parents des *Adolescents du quartier* peut compliquer l'exercice du contrôle parental, elle ne le supprime pas mécaniquement. Si les parents ne sont pas au courant des déplacements de leurs enfants en dehors du quartier, une partie de ces adolescents craint fortement leur réaction en cas d'amende à payer. Ils ont tendance à limiter leurs pratiques de fraude à de courts trajets, ou, lorsqu'ils sont pris la main dans le sac, à se justifier auprès de leurs parents en présentant la fraude comme un oubli de composer le billet et le résultat de pratiques discriminatoires des contrôleurs. Leurs parents peuvent alors fermer les yeux sur ce recours à la fraude, en raison de leur faible confiance dans certains agents de services publics accusés de racisme (Mohammed, 2007). Ce cas de figure concerne deux adolescents interrogés, dont les parents refusent de payer les amendes de leurs enfants, malgré plusieurs lettres de mise en demeure de la RATP ou de la SNCF.

Une autre partie des *Adolescents du quartier* n'exprime au contraire guère de crainte vis-à-vis de la réaction de leurs parents en cas d'amende. Les pratiques de fraude sont d'autant plus régulières et étendues géographiquement que l'autorité des parents a perdu de sa légitimité symbolique. Ce processus de dé-légitimation symbolique est favorisée par les difficultés d'insertion des parents, par des relations conflictuelles à l'intérieur de la famille, par des ruptures familiales (divorce, décès) mais également par le contre-modèle que représentent parfois des cousins germains déjà engagés dans des activités déviantes (Mohammed, *ibid*). Cette perte de légitimité est d'ailleurs souvent concomitante d'une insertion plus prononcée dans un réseau de jeunes plus âgés du quartier. Celle-ci contribue également à élargir géographiquement les pratiques de fraude. En effet, se déplacer avec des adolescents plus âgés diminue les risques de se faire contrôler, car cela évite d'avoir à sauter les barrières d'entrée et de sortie de station lorsqu'une partie des jeunes est titulaire de la carte Imagin'R. Surtout, la présence de nombreux jeunes plus âgés dissuade les contrôleurs de verbaliser les adolescents :

« Les grands, je les connais tous depuis tout petit, on a tout fait ensemble. Ça fait une ou deux piges que je bouge avec eux en voiture, mais ça fait bien plus longtemps que je bouge avec eux. J'étais plus jeune, j'avais dans les treize, quatorze ans, on prenait le RER tout ça. On prenait pas de tickets, on y allait cas sociaux. Une fois on s'est fait contrôler mais on était trop, donc ils pouvaient rien faire. Ils étaient une équipe de quatre contrôleurs pour au moins trente-cinq personnes. On les a pas agressés, c'était pas une agression, mais on va dire que c'était de l'intimidation. Ils sont repartis, ils nous ont pas contrôlés » (Lycéen, 17 ans).

Le degré de contrôle parental et l'insertion dans un réseau de jeunes plus âgés jouent également sur les techniques de fraudes employées. Ces techniques présentent toutes un aspect ludique, notamment lorsqu'elles prennent la forme d'un jeu « du chat et de la souris » avec les contrôleurs. Les *Adolescents du quartier* développent ainsi un savoir très important sur les pratiques des contrôleurs, par exemple sur la différence entre les « *siffleurs* » qui donnent l'autorisation au train de redémarrer et les « *leurs* » (abréviation du terme contrôleur) dont la mission consiste au contraire à contrôler les titres de transports. Ils connaissent également les stations et les tronçons de ligne où ces derniers sont présents, les trains dans lesquels ils n'osent pas monter ainsi que les périodes où ils contrôlent plus fréquemment.

Si les techniques de fraude comportent toutes un aspect ludique, elles se distinguent par leur degré d'élaboration, de violence et de provocation vis-à-vis des contrôleurs. Ceux-ci sont toujours décrits comme des « *ennemis* », qu'il faut duper ou intimider. Lors des rares sorties en transports en commun organisées par les associations locales, les animateurs doivent par exemple convaincre une partie des jeunes de composer leur ticket, alors que ces derniers ont le projet de prétendre en cas de contrôle qu'ils n'ont pas eu le temps de le faire. De même, une partie des adolescents s'amuse à berner les contrôleurs en sautant sur les bornes de compostage pour valider leur carte Imagin'R, afin de leur faire croire un court instant qu'ils vont pouvoir les verbaliser. A l'inverse, les adolescents avec un degré d'engagement important dans le pôle déviant du quartier sont plus indifférents à la présence de contrôleurs, qu'ils cherchent à intimider physiquement en cas de contrôle.

Ces différentes techniques de fraude vont ainsi de l'achat d'un billet non composté que l'adolescent pourra présenter aux contrôleurs à l'utilisation d'une carte Imagin'R d'un frère plus âgé, la possession d'un faux carnet de correspondance ou d'une fausse pièce d'identité, la circulation d'un wagon à l'autre en guettant à chaque station la présence des contrôleurs, « *l'explosion* » qui consiste pour chaque adolescent à emprunter en courant des sorties différentes lorsqu'ils ont été surpris par un contrôle. La sortie en dehors de l'espace des transports en commun se fait ainsi différemment selon le type de fraude employée. Lorsque la fraude est pratiquée sur de courtes distances, les adolescents connaissent les lieux de contrôle ou ils demandent aux autres usagers si les contrôleurs sont présents avant de sauter au-dessus des barrières. Lorsque des jeunes plus âgés et encore scolarisés sont présents, la sortie se fait grâce à leur carte de transports. A l'inverse, lorsqu'aucun adolescent ne possède de titre de transport, la sortie donne lieu dans certains cas à de la dégradation de matériel ou à un conflit physique avec les contrôleurs :

« J'ai pas la carte Imagin'R. Ça sert à rien ce truc-là, je vais pas poser quarante-cinq euros pour un truc comme ça qui sert à rien. Le matin dans le 132 je vois les leurs, ils sont deux, un mec une meuf, je me dis que si ça dégénère je me tape avec eux. Une meuf tu la pousses et après c'est fini. Le mec, même s'il est costaud, tu lui envoies une bonne série et il va être sonné, et après tu cours. La seule fois que je me suis fait attraper c'est quand ils étaient en masse, un délire comme ça. Faut vraiment qu'ils soient en masse pour me péter. Dans le 132, ils sont tout seuls, y'en a un qu'a un problème, carrément je m'embrouille avec lui, je le calcule même pas, « qu'est-ce qui y'a, tu veux quoi ? », si y'a un problème j'hésite pas à mettre un coup pour partir. Maintenant des contrôleurs y'en a beaucoup c'est des jeunes de cité, ils ont fait ça pour amadouer les plus durs. Mais ça marche pas toujours. »
(Lycéen, 17 ans).

S'il convient de se méfier des récits pouvant exagérer certaines pratiques auxquelles nous n'avons pas physiquement assistées, celles-ci, bien que marginales, nous ont été confirmées par différents acteurs des transports publics franciliens (responsables des contrôleurs et médiateurs).

Des déplacements en groupe et à proximité du quartier

Si à partir de quinze ans les *Adolescents du quartier* se rendent ponctuellement dans des destinations plus lointaines comme certaines centralités populaires parisiennes ou les Champs Élysées, ils continuent à se déplacer majoritairement à proximité de leur quartier, très souvent dans des centres commerciaux accessibles en moins d'une demi-heure en transports en commun. Ces centres commerciaux, tels *Rosny 2*, *Belle Epine* à Thiais, *Parinor* à Aulnay ou *Les Trois Fontaines* à Cergy, permettent de prolonger la sociabilité de l'espace public de résidence, car ils sont fréquentés par une grande partie des adolescents et des jeunes adultes du quartier. Les adolescents s'y rendent lorsqu'ils s'ennuient, car ils savent qu'ils y croiseront des connaissances de leur quartier ou des communes limitrophes, rencontrées dans des établissements scolaires ou des clubs sportifs. Ils flânent pendant plusieurs heures dans les allées, ils font des allers-retours entre l'intérieur et l'extérieur en s'arrêtant chaque fois qu'ils croisent des jeunes qu'ils connaissent. L'identification du centre commercial à une annexe du quartier est renforcée lorsque celui-ci est situé dans la commune de résidence. La présence d'un groupe d'adolescents originaires d'autres quartiers peut alors être considérée comme une intrusion et un manque de respect, notamment s'ils s'amuse à provoquer les autres jeunes présents. A l'inverse, lorsqu'ils ne se situent pas à proximité immédiate d'une ZUS, ces centres commerciaux sont régulièrement fréquentés par des jeunes de différents quartiers. Ils peuvent être le théâtre de tensions éphémères entre groupes d'adolescents, ou plus durables lorsque l'appropriation des lieux est à l'origine du conflit. L'animation procurée par la provocation de jeunes d'autres quartiers ou de vigiles peut d'ailleurs motiver les déplacements d'une partie des adolescents qui s'ennuient dans leur quartier, de même que l'ivresse suscitée par des vols chez les commerçants.

Plus largement, les *Adolescents du quartier* aiment flâner dans ces centres commerciaux, car ils peuvent y rencontrer des filles originaires d'autres quartiers et parfois d'un autre milieu social, alors qu'il leur est plus difficile de nouer des relations amoureuses avec les filles de leur quartier. Se déplacer en groupe dans ces lieux permet de surmonter la timidité voire la peur qu'avouent ressentir une grande partie de ces adolescents lorsqu'ils abordent des filles qu'ils ne connaissent pas. Ils doivent néanmoins trouver un équilibre entre la sécurité procurée par le groupe et le fait de ne pas être trop nombreux pour ne pas effrayer les filles. C'est la raison pour laquelle ces adolescents se séparent en petits groupes à l'entrée du centre commercial lorsqu'ils se déplacent en nombre. Puis, dans chaque « *équipe* », un ou deux membres moins timides que les autres ont pour mission de nouer le contact avec des adolescentes en s'éloignant provisoirement du groupe le temps de l'interaction. La conception des lieux qui interdit de stationner trop longtemps (Berthet, 2002) entraîne une brièveté des interactions de séduction permettant aux adolescents de trouver le courage d'aborder des filles inconnues. Elle retarde la nécessité de briser la glace et de dialoguer plus longuement, les adolescents se contentant bien souvent d'échanger leurs numéros de téléphone.

De même, la présence d'autres habitants du quartier, qui y flânent ou y travaillent, contribue à rendre ces lieux familiers et permet par là de se protéger de l'inconnu et de l'anonymat urbain, même si au final c'est en partie cela que les adolescents recherchent. N'offrant qu'un anonymat relatif, ces centres commerciaux sont dès lors délaissés par les couples déjà constitués car ils ne permettent pas totalement de desserrer le contrôle social qui règne dans le quartier de résidence. Les adolescents n'y retrouvent que rarement leur petite amie, car ils craignent de croiser des jeunes de leur quartier ou des habitants de celui de leur amie, pouvant porter la nouvelle de cette relation aux oreilles de ses parents ou de ses grands frères. Les centres commerciaux ne sont pas les seuls lieux à proximité du quartier à offrir des possibilités de rencontres dans un « *anonymat familial* » (Clair, 2008, p. 104), où les adolescents échappent en partie aux regards de leurs proches, notamment de leurs parents, mais ne sont pas complètement dépaysés. Les grandes centralités de loisirs temporaires, comme par exemple la base nautique de Cergy, possèdent également cette qualité, ce qui explique le succès qu'elles rencontrent auprès des adolescents l'été.

Ces déplacements vers les centralités commerciales ou de loisirs à proximité du quartier se font en groupe, généralement non mixte, incluant la plupart du temps « *l'équipe* » de cinq à six jeunes les plus proches de l'adolescent, et rassemblant parfois près d'une vingtaine de garçons. Ces déplacements en groupe, non spécifiques aux ZUS, s'expliquent en partie par un effet d'âge, lié à la timidité dans la confrontation aux adolescents de sexe opposé. Ils permettent également aux adolescents d'être nombreux en cas de tension avec d'autres jeunes au cours du trajet. Ils offrent aussi, nous l'avons vu, l'avantage de pouvoir frauder sans risquer de contrôles, ainsi que celui d'être suffisamment nombreux en cas de provocations de jeunes d'autres quartiers, ou lorsque les adolescents se déplacent dans des lieux qu'ils savent propices aux tensions. Mais, ils permettent également de transformer le temps du déplacement en un moment ludique et amusant, alors qu'il est perçu au contraire comme un temps mort et ennuyeux lorsque les adolescents se déplacent seuls. Ils sont l'occasion de renforcer la

cohésion des adolescents et de créer une communauté d'expérience en favorisant l'acquisition d'une mémoire commune autour des différents événements rencontrés dans la mobilité.

Ces déplacements en groupe sont également le moyen de transposer la solidarité qui règne dans le quartier en dehors de celui-ci, les transports en commun situés à proximité étant considérés comme une annexe de l'espace public de résidence. Ils peuvent alors remplir pour certains une fonction de réassurance, leur permettant de s'aventurer dans des territoires habituellement non fréquentés (Kokoreff, 1993). D'autres *Adolescents du quartier* peuvent aussi privilégier ces déplacements en groupe afin d'éviter l'épreuve de la cohabitation avec des citadins d'une autre origine résidentielle et sociale, car ils savent que le grand nombre de jeunes présents suscitera leur crainte, comme nous le verrons à la fin de ce chapitre.

Enfin, ces mobilités collectives sont la conséquence du contrôle spécifique du groupe sur les déplacements individuels qu'entraîne la présence régulière des *Adolescents du quartier* dans l'espace public de résidence. Un adolescent qui se déplace seul fournit par exemple un indice sur le fait qu'il entretient une relation amoureuse en dehors du quartier. Cela peut provoquer des jalousies de son groupe d'amis, qui le suspectent aussi de vouloir les exclure de certaines de ses activités.

Des mobilités plus occasionnelles vers d'autres ZUS

Ces adolescents se rendent également à l'occasion dans d'autres ZUS de la région dans lesquels ils connaissent des jeunes de leur âge. Certains ont fait leur connaissance dans des clubs sportifs ou dans des établissements scolaires, au collège lorsqu'ils ont été renvoyés de l'établissement de leur commune, ou dans des lycées professionnels. La connaissance d'adolescents d'autres ZUS passe également par deux autres canaux, plus rares : d'une part, la fréquentation d'équipements culturels et religieux (mosquée, cours d'arabe...); d'autre part, des amitiés nouées lors des vacances dans le pays d'origine des parents.

Néanmoins, la majorité des liens avec les autres ZUS reposent sur la présence de cousins ou le fait d'y avoir résidé dans leur enfance. Quelques adolescents disent d'ailleurs préférer l'ambiance de ces ZUS à celle de leur propre quartier, lorsqu'ils y possèdent un grand nombre de cousins de leur âge ou qu'ils y ont vécu longtemps. Ils s'y rendent dès qu'ils ont un peu de temps libre et connaissent une grande partie des jeunes qui stationnent dans l'espace public. Plus généralement, les *Adolescents du quartier* passent du temps dans ces quartiers durant les week-ends et les vacances scolaires, notamment lorsqu'ils peuvent dormir chez un membre de leurs familles. Lorsque ces ZUS sont situées à proximité géographique, ils s'y rendent également plus fréquemment pour y passer l'après-midi, notamment quand ils ne trouvent rien d'intéressant à faire dans leur propre quartier.

La fréquentation de ces ZUS situées à proximité géographique permet d'élargir le réseau amical et amoureux des adolescents. Ils y emmènent souvent un ou deux membres de leur « équipe » avec lesquels ils s'entendent particulièrement bien, afin de leur faire rencontrer leur cousin et ses amis. Certains adolescents organisent même parfois des matchs de football

informels entre deux quartiers lorsque les distances à pied ou en bus ne sont pas trop importantes. A l'inverse, lorsque les cousins des adolescents résident dans des ZUS beaucoup plus éloignées, ils s'y rendent le plus souvent de manière solitaire ou accompagné par un membre de leur fratrie lorsque l'écart d'âge est faible. C'est plus particulièrement le cas des adolescents qui résident en grande couronne, car la distance géographique entre les ZUS y est plus importante qu'en petite couronne. Rendre visite à ses cousins nécessite alors un temps de trajet élevé, sur des tronçons du réseau que les jeunes utilisent rarement. Ce trajet est faiblement planifié et les adolescents ne maîtrisent guère le choix des correspondances ou des trains permettant de minimiser la durée du déplacement. Ils se débrouillent néanmoins pour arriver à bon port, souvent à l'autre bout de l'Ile-de-France, comme le montre l'extrait suivant de carnet de terrain. Se rendant moins fréquemment dans ces quartiers, ils y développent peu de liens d'amitié et se laissent plus souvent guidés dans leurs déplacements proches par leur cousin.

Il n'y a pas grand monde à la maison de quartier cet après-midi. Je joue un peu au ping-pong avec les quelques jeunes présents. Je remarque un adolescent d'une quinzaine d'années que je ne connais pas et qui nous regarde jouer. Je lui propose de se joindre à nous. Il refuse en disant qu'il joue mal au ping-pong et adressera quelques plaisanteries durant les parties. Puis, il quitte la maison de quartier. A la fin de l'après-midi à la fermeture de la structure, comme à chaque fois, je fais un tour dans le quartier en allant acheter une cannette d'Ayran au restaurant turc. Puis je m'assois sur les marches de la gare en attendant le train. Le jeune de la maison de quartier, présent également sur le quai, me rejoint et me demande si je sais d'où vient la boisson que je suis en train de boire. Après avoir un peu discuté de la Turquie, Mehmet, d'origine turque se présente. Il a quinze ans, déscolarisé en attente d'un contrat d'apprentissage en plomberie, habite à Clichy-sous-Bois et est venu passer une partie de ses vacances chez un cousin de son âge dans le quartier des Prairies. Nous discutons une quinzaine de minutes en attendant le train, il m'apprend que son cousin avait des choses à faire durant l'après-midi et que c'est par hasard qu'il s'est retrouvé dans le local de l'association. Nous continuons ensuite cette discussion durant les quarante minutes de trajet jusqu'à Paris. Il m'explique ses difficultés à trouver des lieux d'intimité avec la petite amie qu'il vient de rencontrer dans le quartier des Prairies et me demande conseil afin de trouver un lieu à l'abri des regards pas trop éloigné de leurs deux quartiers respectifs. Nous discutons aussi de ses pratiques de mobilité, de son comportement vis-à-vis des contrôleurs ou de l'absence de planification de ses déplacements. Mehmet me demande plusieurs fois durant le trajet s'il se trouve sur la bonne ligne pour rentrer chez lui. A Saint-Lazare, je l'accompagne à sa demande sur le quai du RER E, car il éprouve des difficultés à se repérer dans la gare. Il me raconte à ce moment son périple précédent du quartier des Prairies à Clichy-sous-Bois. Celui-ci a duré environ deux heures et demie, car il s'était trompé d'embranchement sur la ligne du RER E, avant de demander son chemin à une dame présente dans le wagon qui lui a indiqué qu'il devait faire demi-tour.

La connaissance de jeunes résidant dans d'autres ZUS de la région a des effets ambigus sur la mobilité des *Adolescents du quartier*. Elle est à l'origine, nous l'avons vu, de nombreux déplacements. Elle peut aussi apaiser des conflits personnels entre adolescents de deux ZUS, notamment lorsque l'un d'entre eux peut mobiliser un réseau de jeunes plus âgés dans le quartier de l'autre. Mais, elle peut également susciter des tensions entre quartiers et par là restreindre les déplacements des adolescents. Ces tensions peuvent naître au sein de clubs sportifs et de structures associatives intercommunales ou plus fréquemment au sein d'établissements scolaires fréquentés par des adolescents issus de différentes ZUS et réactiver

par là des antagonismes plus anciens entre quartiers (Mohammed, 2011). Lorsque ces tensions deviennent trop importantes, la connaissance d'adolescents dans l'autre quartier ne restreint pas nécessairement la participation aux divers provocations et affrontements.

Ces tensions, lorsqu'elles ne sont pas trop importantes, peuvent susciter des déplacements en groupe d'*Adolescents du quartier* visant à provoquer puis à affronter d'autres jeunes de leur âge. Mais lorsque des jeunes plus âgés y sont impliqués, elles restreignent au contraire la mobilité de ces adolescents, notamment dans les lieux susceptibles d'être appropriés par les adolescents de différents quartiers, comme les gares, les centralités commerciales ou les transports en commun. Lorsque leur établissement scolaire est fréquenté par des jeunes d'autres quartiers, certains adolescents fortement impliqués dans ces tensions peuvent s'absenter provisoirement de leur établissement, chercher à s'en faire exclure ou demander un changement d'établissement (Mohammed, *ibid*). Ce cas de figure concerne néanmoins plus particulièrement les établissements dans lesquels les adolescents d'un quartier sont plus représentés que les autres, alors que dans le cas d'une répartition équilibrée l'interconnaissance favorise au contraire une pacification des conflits, notamment de la part des filles.

Les adolescents sont susceptibles de subir des représailles de la part des jeunes de l'autre quartier. Ils développent en conséquence une cartographie mentale avec des lieux à éviter impérativement ou d'autres dans lesquels ils ne peuvent se rendre qu'en groupe. Lorsqu'ils doivent se déplacer dans ces lieux pour des activités solitaires, comme les démarches administratives, les adolescents essaient souvent d'être véhiculés par un membre de leur famille ou un jeune plus âgé, afin de ne pas prendre le risque de se retrouver seul face à un groupe souhaitant en découdre avec eux. Comme le montre l'extrait d'entretien suivant, cette restriction des déplacements s'étend parfois sur plusieurs années :

« Moi j'évite Créteil, parce qu'une fois ils ont tapé un de mes potes là-bas, et c'était à cause de moi la bagarre donc je vais pas là-bas. J'évite (...) C'était y'a même pas deux ans, c'est pas oublié c'est sûr. S'ils me voient ils me tapent, c'est sûr et certain. L'arabe je me rappelle, quand on s'est embrouillés il a enlevé sa casquette, j'ai enlevé la mienne, on s'est bien regardés, juste avant qu'on se batte. Si je le revois c'est sûr que je le reconnais, sa gueule je peux pas l'oublier, si je le vois je le tape c'est sûr, si je vois qu'il est tout seul je le tape (...) Parce qu'il a tapé un de mes potes, c'est pas fini, carrément ils ont arraché sa chaussure, ils l'ont mis à l'entrée de leur cité, ils l'ont accroché à un arbre et ils l'ont pris en photo, on me l'a montrée j'étais choqué. C'est une fille qui me l'a dit, elle m'a fait « y'a sa chaussure qu'est accrochée sur un arbre », elle était dans la cité, comme elle passe là-bas pour aller dans son lycée. Donc c'est sûr que si je le vois je le dégomme. Créteil c'est fini, si je vais là-bas c'est mort. Je suis juste reparti là-bas il y a deux semaines, mais j'étais en voiture pour rejoindre un copain. Créteil Soleil j'y vais mais il faut qu'on soit beaucoup. Si je tombe avec eux tout seul, ça va mal finir, donc si je vais là-bas, j'y vais en équipe » (Lycéen, 17 ans)

Cette restriction des déplacements concerne prioritairement les adolescents qui participent activement aux provocations et aux affrontements entre ZUS, en particulier lorsqu'ils sont connus dans l'espace local et régional des réputations (Mohammed, *ibid*). Ils sont facilement identifiables, en raison notamment de l'interconnaissance qui règne dans les établissements scolaires. Ce sont généralement des adolescents pour lesquels l'appartenance au quartier joue un rôle déterminant dans la définition de soi, ce qui a également pour conséquence de les rendre aisément repérable par les jeunes d'autres quartiers. En effet, ils possèdent souvent un blog ou un profil Facebook comportant leur photo ainsi que le nom de leur quartier. Ils sont aussi moins enclins à dissimuler leur lieu de résidence lorsqu'ils se déplacent, afin de ne pas entamer leur réputation et celle de leur quartier, et donc leur estime de soi :

« Je vais pas à la gare, parce que les mecs là-bas ils vont simplement demander « tu viens d'où ? ». S'ils me demandent je pourrai pas mentir, ça m'est déjà arrivé, ils me sont rentrés dedans à vingt, j'ai essayé de me défendre, je te jure je pouvais rien faire, après j'ai dû courir (...) Je crois pas que je pourrais dire que je viens d'une autre ville, ça voudrait dire que je perds mon respect, ça fait trop mal, ça fait trop grosse merde. Je comprends qu'ils sont vingt, que tu vas courir, ils sont vingt tu peux pas te tap (NDLA : taper) contre eux, tu peux me ramener qui tu veux il les tape pas les vingt, mais voilà au moins j'ai pas caché mon quartier, j'ai pas dit n'importe quoi pour éviter, ça ça m'intéresse pas » (Lycéen, 18 ans)

Mais ces restrictions de la mobilité dans certains lieux concernent également les *Adolescents du quartier* qui ne sont pas impliqués activement dans les tensions. Ils peuvent en effet être la cible aléatoire de représailles visant plus largement leur quartier de résidence, notamment aux abords des gares ou dans les centres commerciaux.

Des déplacements peu planifiés à la recherche d'une animation faisant défaut dans le quartier

Qu'ils se déplacent à proximité de chez ou épisodiquement vers des destinations plus lointaines, la majorité des déplacements des *Adolescents du quartier* est guidée par la recherche d'animation permettant de rompre avec l'ennui régnant sur le lieu de résidence. Ils sont peu planifiés, le choix de se déplacer étant souvent improvisé lorsqu'il n'y a rien d'autre à faire dans le quartier. Ces déplacements improvisés et aléatoires se déroulent les samedis après-midi et durant les vacances scolaires. Néanmoins, certains adolescents, déscolarisés ou fréquentant leur établissement scolaire par intermittence, passent également en semaine une partie de leur journée dans les transports en raison de l'absence d'occupation dans le quartier, notamment lorsqu'ils ne sont pas impliqués dans les réseaux de trafic local : les structures associatives sont fermées et leurs amis du même âge sont en cours.

Un adolescent peut être à l'initiative de ces déplacements improvisés. Devant par exemple réaliser des achats au centre commercial, il se rend dans l'espace public de résidence ou les structures associatives locales en sondant successivement les groupes de jeunes présents jusqu'à ce qu'il trouve des compagnons de voyage. Cela lui permet de rendre ludique un

déplacement *a priori* fonctionnel, tout en offrant à ses compagnons de voyage l'opportunité de rompre avec l'absence éventuelle d'activités intéressantes dans le quartier. Un adolescent souhaitant se déplacer en dehors du quartier, mais n'ayant pas de destination précise en tête, peut adopter la même stratégie en se rendant dans l'espace public afin d'intégrer un groupe de jeunes prêt à se déplacer. Néanmoins, la décision de se déplacer est le plus souvent prise de manière soudaine et collective par un groupe d'adolescents se trouvant dans l'espace public. Ces déplacements improvisés comportent souvent plus d'une vingtaine d'adolescents, car ils mêlent une grande partie des jeunes présents dans l'espace public de résidence au moment où la décision de se déplacer a été prise.

« Généralement on reste dans la cité, quand les scooters ils commencent à sortir et tout, les quads, c'est marrant. Mais quand y'a rien à faire, ben ça me dérange pas qu'on bouge. Par exemple, si on est en bas de chez nous, y'a tout le monde, on est en train de galérer, on se dit «on va où ?». C'est quand on en a marre de galérer, des fois c'est en même temps, des fois c'est une personne, y'en a un qui propose et après si les autres ils ont pas la flemme, ben on y va (...) Quand on va à Rosny par exemple, on ramène presque toute la cité, des fois on est même plus de trente-cinq. Tout le bus c'est nous, après on se fait contrôler souvent par la police, mais après y'a rien » (Lycéen, 17 ans)

Dans les ZUS de grande couronne, la faible fréquence de trains le week-end conduit à l'institutionnalisation de certains déplacements à un horaire fixe. Dans le quartier des Prairies, les jeunes s'approprient par exemple le samedi un wagon du train de quatorze heures trente depuis de nombreuses années, la SNCF et les autres usagers étant parfaitement au courant de cette pratique. Ce train représente un lieu d'animation pour ceux qui sont au même moment désœuvrés dans le quartier. Les adolescents souhaitant se déplacer savent qu'ils trouveront à cet horaire sur le quai de la gare des groupes de jeunes qu'ils pourront intégrer en fonction de leurs affinités respectives.

Les *Adolescents du quartier* n'ayant pas forcément d'objectif précis au moment où ils décident de se déplacer, si ce n'est la recherche d'animation procurée par un déplacement en groupe, le déroulement de leur mobilité peut vite devenir aléatoire. Ils ne connaissent pas à l'avance l'heure à laquelle ils vont rentrer, car elle dépend des événements qu'ils vont rencontrer durant leur périple. Elle est parfois tardive, lorsque les adolescents ratent les derniers trains ou métros et qu'ils doivent attendre l'aube pour retourner chez eux. Leur mobilité prend la forme d'une véritable expédition, car ils ne savent pas exactement où ils vont se rendre, beaucoup d'entre eux se contentent de suivre des jeunes plus âgés, le choix du trajet se fait sur le quai de la gare et il peut ensuite évoluer aux nœuds d'interconnexion des lignes de transport. Néanmoins, si la destination finale n'est pas fixée à l'avance, ces adolescents privilégient bien souvent des lieux qu'ils ont l'habitude de fréquenter et dans lesquels ils possèdent des repères. S'ils maîtrisent parfaitement l'usage des transports situés à proximité de leur quartier (connaissance des horaires, des possibilités d'intermodalité...), ils ont ainsi beaucoup plus de difficultés à se repérer sur le reste du réseau francilien.

Cette recherche d'animation dans la mobilité se fait autant sur les lieux fréquentés que dans l'espace des transports. Les déplacements en groupe leur offrent la possibilité de provoquer d'autres adolescents ou des veilleurs d'espace, celle de se moquer de citoyens aux comportements qu'ils jugent atypiques, mais également de courtiser des filles d'autres quartiers.

La première source d'animation que recherchent les *Adolescents du quartier* est la provocation de jeunes de leur âge qu'ils identifient d'une même origine sociale et résidentielle qu'eux. Cette provocation passe essentiellement par des regards appuyés, mais également par des intimidations verbales ou physiques. Elle débouche fréquemment sur des affrontements physiques, dont la durée est relativement brève en raison de l'intervention de veilleurs d'espace, comme les vigiles de centres commerciaux ou les agents de la RATP, dont la provocation participe d'ailleurs de l'animation recherchée dans la mobilité :

« La différence avec la cité, c'est que quand tu bouges, y'a quelque chose à faire, tu galères pas, à la cité c'est la galère, t'es posé et tu dis « ben on fait quoi ? », alors que quand tu te déplaces peut-être qu'il y aura une embrouille ou n'importe quoi... Y'a de l'animation. Dans le centre commercial c'est pareil, des fois y'a des embrouilles. Généralement c'est le regard, mais j'ai des potes ils cherchent un peu, ils marchent à côté du gars, ils le collent, lui mettent un coup d'épaule, ils lui rentrent dedans, comme ça si le mec il répond (...) On provoque d'autres mecs de cité, généralement c'est toujours comme ça, on provoque d'autres jeunes. Par exemple, quelqu'un il voit passer un jeune, il lui dit « t'as pas des sous ? », et si l'autre il veut pas, ben ça va se battre. Après les vigiles ils arrivent, ils contrôlent. Des fois après on recroise des groupes avec qui on s'est embrouillé, ben on les regarde et c'est tout » (Collégien, 16 ans)

Excepté les conflits mettant aux prises des jeunes de quartier limitrophes dans des centralités commerciales de proximité, les affrontements avec d'autres jeunes dans la mobilité ne conduisent que rarement à des conflits plus durables entre quartiers, car les adolescents ne connaissent pas leur lieu de résidence mutuel. Ils ont avant tout une fonction ludique, ils permettent de passer le temps et de souder le groupe d'adolescents.

L'aspect ludique de ces affrontements explique que les adolescents ne provoquent pas verbalement et physiquement des jeunes plus âgés, car ils savent que ces jeunes ont moins de chance de répondre aux provocations. Ils risquent aussi le cas échéant une correction. Ils provoquent également rarement les adolescents d'un autre milieu social et résidentiel, si ce n'est durant les grandes festivités ou lorsque le but explicite du déplacement est de les dépouiller de leur matériel téléphonique ou audio. En effet, ils identifient ces adolescents comme peu habitués aux affrontements physiques et donc non susceptibles de répondre aux provocations. Ils s'amusent cependant parfois à s'en moquer, par exemple en s'immisçant dans des parties sportives, afin de montrer leur supériorité. Les *Adolescents du quartier* se moquent également épisodiquement de citoyens plus âgés, sans que cela n'entraîne de confrontations physiques, du moins lorsque les adolescents ne perçoivent pas d'hostilité à leur

égard. Ils plaisantent entre eux de l'aspect extérieur de citadins qu'ils jugent excentriques ou ils s'amuse du comportement désordonné de marginaux :

« Nous quand on voit un gars il a une tête marrante, un mec il a une grosse moustache par exemple, on va vanner entre nous, dire « c'est ton père ». C'est pas pour être méchant avec lui. Ou des fois, on va parler à des fous, à des bourrés. Le soir y'a beaucoup de fous à Châtelet. Les fous c'est les toxicos, des fois ça nous fait peur, des fois ça nous fait rire. Des fois le mec il est bizarre, il nous colle, il nous regarde bizarre, on part. Par contre ça nous fait rire quand il raconte sa vie, qu'il parle aux gens, qu'il parle aux policiers (...) Les jeunes à Paris c'est des bouffons, des fois on entend leurs délires et c'est pas marrant, des vrais trucs de bouffon, des gros mots tout nazes. Des fois on leur parle « ouais, pourquoi tu t'habilles comme ça avec des slims ? ». Après ils ont un peu peur, mais ça a jamais dégénéré » (Lycéen, 17 ans)

Enfin, la dernière source d'animation procurée par ces déplacements improvisés est la possibilité de séduire des filles d'autres quartiers. En effet, les relations amoureuses de ces adolescents sont soumises dans leur quartier à un fort contrôle social des jeunes plus âgés (Clair, 2008). Ce contrôle s'explique principalement par la force des liens interpersonnels dans le quartier entre ces adolescents, les jeunes plus âgés de leur famille et de celle des filles qu'ils convoitent. Entretenir une relation amoureuse avec ces adolescentes fait courir le risque de fragiliser l'équilibre des forces entre les jeunes adultes du quartier, en entachant leur réputation à faire preuve d'autorité avec leurs frères et sœurs moins âgés. Comme le montre l'extrait d'entretien ci-dessous, les adolescents tiennent un discours ambivalent vis-à-vis de ce contrôle de leurs relations amoureuses à l'intérieur du quartier, entre adhésion à la logique de ce contrôle et regret de devoir renoncer à des relations amoureuses :

« Je m'intéresse pas trop aux meufs de ma cité. Parce que je connais leurs grands frères et tout, après par respect du grand frère je vais pas sortir avec sa petite sœur. Je préfère que ça soit pas une fille de ma cité, parce que dans ma cité c'est le téléphone arabe. Ça parle trop. C'est pas que j'ai peur, mais je respecte un peu tout le monde dans ma cité, et si elle a des grands frères que je connais, ils vont entendre « t'as vu ? Yacine il sort avec ta sœur ». Ils vont pas pouvoir me taper, mais ils vont aller voir mon grand frère, parce que s'ils me tapent ils sont morts, mon grand frère il va les tuer, mais lui il va me dire « arrête tes conneries », il va me mettre une grande baffé. Ça m'est déjà arrivé ça, c'est archi écœurant. Je savais la meuf elle avait un frère, mais je me disais « je m'en fous », mais il est allé voir mon grand frère, parce que s'il vient me voir on va s'embrouiller, il va me taper et après il va regretter. Après c'est pas de ma faute, il a qu'à retenir sa sœur. Mon frère il m'a fait « t'arrête tes conneries, tu fais ça en dehors de la cité ». Il m'a mis une grande baffé. Bon, moi c'est pareil, ma sœur y'a un mec qui l'approche, c'est sûr je le tue, je le séquestre dans une cave et je le tue » (Lycéen, 17 ans)

Dans le discours des adolescents, ce contrôle social des relations amoureuses dans le quartier concerne avant tout les filles d'origine maghrébine ou turque. De même, les garçons qui

déclarent surveiller la mobilité de leurs sœurs en dehors du quartier sont également originaires de ces pays, beaucoup moins d'Afrique subsaharienne. Cela semble confirmer des études montrant que si les garçons de ZUS sont plus rarement amis avec des filles que ceux issus d'autres quartiers, cette différence est plus marquée chez les adolescents des familles maghrébines ou turques que dans les familles originaires d'Afrique noire (Lagrange, 2007). Cette différence est également sans doute le résultat d'un effet de composition du quartier, car les adolescentes d'origine maghrébine de notre échantillon ont souvent un réseau familial plus étendu dans le quartier que les autres. Ces filles ont plus de chances de posséder des liens familiaux avec les jeunes adultes du quartier et elles constituent donc des cibles amoureuses moins faciles d'accès pour les adolescents de leur âge.

Les déplacements improvisés des *Adolescents du quartier* leur permettent d'éviter ce contrôle social et de courtiser des filles d'autres quartiers, de toutes origines sociales et résidentielles. Ces tentatives de séduction se font avec différents degrés de sérieux, ce dont témoigne leur crainte de se faire rabrouer. Lorsqu'ils sont attirés par des filles qu'ils jugent susceptibles d'être intéressées, ces adolescents sollicitent leur numéro de téléphone. Au contraire, lorsqu'ils rencontrent dans leurs déplacements improvisés des filles qu'ils jugent inabornables, les tentatives de séduction ont une dimension plus ludique. Elles visent avant tout à faire rire les autres membres du groupe, les adolescents s'amuse à « *faire les gamins* » et ils sont beaucoup moins timides que lorsqu'ils sont réellement intéressés. Voir ses approches repoussées participe de l'animation recherchée par le groupe, même si certains, vexés d'être la risée de leurs camarades, deviennent parfois plus agressifs. Au final, ces adolescents développent des relations amoureuses principalement avec des filles d'une origine sociale proche de la leur (Clair, *ibid*). Lorsqu'ils cherchent à développer ces relations à l'abri du regard des habitants de leur quartier ou de celui de leur petite amie, ils fréquentent occasionnellement des quartiers touristiques de la capitale alors que ces adolescents n'ont guère l'habitude, nous le verrons, de se rendre à Paris. C'est le plus souvent leur petite amie qui fait découvrir les lieux à l'adolescent, qui peut ensuite s'y rendre seul, malgré, mais aussi en raison, du dépaysement qu'il y trouve :

« Des fois je ramène ma petite amie au Sacré Cœur. La première fois je me suis dit « c'est beau, c'est magnifique ». La vue surtout. Là-bas on se balade, on regarde, on va au ciné, y'a un ciné là-bas à côté de Barbès, je connais pas le nom, même moi je savais pas c'était où, c'est elle qui m'a montré. Au Sacré Cœur, là-bas c'est autre chose, c'est pas une cité, c'est juste pour te reposer, des fois même si je m'embrouille avec mon père je pars là-bas, je respire un peu, je me balade. Je marche, je fais le tour, je me balade. Y'a des gens qui m'ont fait marrer, ils dansaient là-bas, une danse cheulou avec le violon et tout, je trouvais ça cheulou mais j'ai rigolé quand même » (Collégien, 17 ans)

Il est plus facile d'échapper au regard des autres jeunes dans les ZUS parisiennes, car dix minutes de marche suffisent à trouver des endroits qui ne sont pas fréquentés par les habitants du quartier. A l'inverse, dans les ZUS éloignés du centre de l'agglomération, ces mobilités amoureuses sont plus difficiles à mettre en œuvre, le jeune aperçu en train de se déplacer seul, notamment sur le quai de la gare, étant immédiatement soupçonné de rejoindre une fille.

Les principaux lieux d'animation : la foule urbaine et les transports en commun

Le rapport des *Adolescents du quartier* à la foule urbaine illustre cette recherche d'animation dans la mobilité. Cette foule n'est pas appréciée comme une source d'anonymat dans laquelle ils peuvent se perdre ou côtoyer des jeunes avec un style vestimentaire différent de ceux en vigueur dans leur quartier de résidence. Elle est au contraire perçue comme un lieu propice à l'animation, en particulier lors de grandes festivités comme le Nouvel An ou la Fête de la Musique : elle permet un contact avec les autres adolescents, allant de la séduction à la provocation ou à des rapports plus conflictuels, sans trop risquer d'être contrôlé par la police. Les adolescents décrivent ces grandes festivités comme une sorte de charivari¹ (Le Goff et Schmitt, 1981), durant lequel les débordements sont autorisés et où les rancœurs contre les jeunes d'autres milieux sociaux peuvent s'exprimer sous la forme d'agressions physiques n'entraînant pas toujours de réactions. C'est également le cas lors des mobilités pour assister aux grandes manifestations lycéennes qui se tiennent dans Paris *intra-muros* (Boukir, en cours).

« Le premier Janvier, on est allé sur les Champs. J'aime bien, y'a une bonne ambiance, tu peux taper de partout, après y'a tellement de monde qu'ils savent pas c'est qui, ça fait rigoler. Même si par exemple ils se mangent un coup par derrière, ils sont tellement heureux comme c'est le premier Janvier qu'ils disent rien (...) Dès que je me mangeais un coup, nous, on le coursait mais y'avait des gens ils disaient rien, c'était les gens de Paris et tout, ils étaient là on mettait des coups par derrière et ils disaient rien, ils rigolaient, ils étaient heureux. C'était marrant, c'étaient des vrais coups, on leur mettait des coups par derrière, ils tombaient par terre et ils rigolaient. Ils étaient sous l'effet de..., ils étaient bourrés, ils étaient mal quoi. C'était des gens de Paris ça se voyait, comme quand on est parti distribuer les questionnaires dans les grands lycées, avec les vestes longues et tout. Ils étaient en train de danser au milieu de la rue, ils dansaient et on leur mettait des coups de pompe, après ils tombaient par terre et après ils se relevaient ils dansaient. Ils s'énervaient pas, on dirait ils avaient peur, ils voulaient pas venir alors qu'ils savaient très bien que c'était nous, ils rigolaient. Nous on marchait, on marchait, en fait on a fait tous les Champs en marchant » (Lycéen, 17 ans)

Dans les ZUS parisiennes, ce charivari peut prendre le jour de la Fête Nationale la forme d'une appropriation en masse des rues de la capitale. Lorsque les tensions entre les ZUS ne sont pas trop importantes, les adolescents mènent des expéditions dans un quartier situé à proximité pour y allumer des pétards, puis ils se regroupent avec les autres jeunes pour continuer ce défilé jusqu'à l'aube.

¹ Au Moyen-âge, le charivari a une « fonction sociologique d'agression », car il exprime la rancœur de la jeunesse contre celui, qui par ses secondes nocces, réduit le vivier potentiel des conjointes (Le Goff et Schmitt, *ibid.*).

Les célébrations sur les Champs-Élysées des victoires de l'équipe nationale de football du pays d'origine de leurs parents sont également l'occasion de chahuter dans les foules urbaines. C'est notamment le cas lorsque les adolescents sont véhiculés par des jeunes plus âgés. Certains d'entre eux profitent de l'euphorie ambiante et de l'appropriation festive et collective d'un lieu qu'ils n'ont guère l'habitude de fréquenter pour chahuter les autres citoyens présents ou mettre à sac des magasins de cette avenue symbole du luxe.

Si la fréquentation des foules urbaines lors des grandes festivités est une source d'animation pour les *Adolescents du quartier*, ils recherchent également cette animation de manière moins exceptionnelle dans l'espace des transports en commun. Cet espace offre en effet la possibilité de trouver les différentes sources d'animation décrites précédemment : la provocation et l'affrontement avec d'autres jeunes de ZUS, les moqueries vis-à-vis d'autres adolescents et la séduction des filles. Les transports en commun sont avant tout perçus comme un lieu d'animation et non comme une fonctionnalité permettant de minimiser les temps de trajet d'un point à un autre de la région. Ces adolescents se projettent vers une mobilité en voiture, d'autant plus qu'ils associent la fréquentation des transports en commun après dix-huit ans à un stigmate de la pauvreté, ce mode étant réservé à ceux qui n'ont pas les moyens de s'acheter un véhicule (Lacascade, 2008).

Les transports en commun sont tout d'abord le théâtre de provocations avec d'autres adolescents identifiés comme venant de ZUS, qu'ils ne reverront ensuite jamais. Ces provocations donnent lieu à de brefs affrontements physiques, le plus souvent à l'extérieur de l'espace des transports, afin de ne pas être dérangés par les agents de la RATP qui risquent également d'alerter les forces de l'ordre. La provocation d'adolescents d'un autre milieu social est moins fréquente, si ce n'est lorsque le but explicite du déplacement est de les dépouiller de leur matériel électronique, activité qui occupe une place marginale parmi les adolescents interrogés. Ceux-là sont plus souvent victimes de moqueries, à propos de tenues vestimentaires que les *Adolescents du quartier* jugent ridicules ou lorsqu'ils sont accusés de singer le comportement et le style des jeunes de ZUS sans y résider. De même, à l'exception des situations de rupture de la coopération interactionnelle, les usagers plus âgés ne sont pas provoqués, même s'ils peuvent parfois être également la cible de moqueries. Celles-ci sont plus fréquentes lorsque les adolescents s'approprient l'espace des transports en commun, décrit dans l'extrait ci-dessous comme un lieu « intime » opposé à la ville du « dehors », et elles diminuent à mesure que la densité d'usagers présents devient plus importante :

« J'aime bien le métro, on monte au terminus, on est sûr on aura notre place, on prend le petit carré, y'a six places, après y'en a deux qui se mettent sur les strapontins, les autres ils sont debout, je sais pas on trouve toujours un moyen de tenir à quinze. Le trajet c'est bon délire, on rigole, on vanne les gens, dans le métro on vanne des gens de l'extérieur qu'on connaît pas, mais jamais en dehors. Parce que dans le métro on dirait que c'est intime, on est entre nous et tout, je sais pas comment dire. On le ferait pas à l'extérieur parce qu'on a pas envie de s'afficher. Dans le wagon en fait y'a quasiment que nous, on s'en fout on est beaucoup et tout, alors que dehors c'est chaud, les gens ils vont nous prendre pour des guignols. Alors que dans le métro on est beaucoup, donc on voit pas vraiment qui clache et

tout. On dit fort « ouais vas-y regarde sa tête », après on regarde sa tête et tout le monde rigole, genre « c'est ton père », des trucs comme ça » (Lycéen, 17 ans).

Les transports en commun sont également un espace de frottement avec des filles d'autres quartiers, ce qui en fait des lieux de séduction aussi recherchés que les centralités commerciales. Pendant les vacances scolaires, notamment lorsqu'ils ne trouvent rien à faire dans l'espace de résidence et qu'ils possèdent la carte Imagin'R, certains adolescents peuvent ainsi passer l'après-midi à circuler dans les transports, dans l'espoir de récolter le numéro de téléphone de filles de leur âge. Cette demande du numéro permet à la fois de surmonter une certaine timidité mais offre également l'espoir d'engager une relation future malgré la brièveté de l'interaction de séduction, les garçons, timides, courtisant les filles peu de temps avant de descendre du train. Voici ainsi une scène typique à laquelle nous avons assisté de nombreuses fois en revenant du quartier des Prairies.

Au milieu d'un après-midi de Juillet, je décide de rentrer chez moi car il n'y a quasiment personne dans la maison de quartier. Je croise sur le quai des jeunes ayant l'habitude de fréquenter la structure. Dans le wagon, un groupe de quatre filles, qui ont, je pense, entre seize et dix-huit ans, est déjà assis à l'étage supérieur. Trois garçons commencent à circuler dans le wagon, passent une première fois devant les filles, descendent les marches afin de refaire le trajet en sens inverse, puis s'installent à quelques sièges de distance de celles-ci. Durant les dix minutes de trajet jusqu'à la gare de Conflans, ils rient un peu entre eux, ne cessent de regarder les filles, qui semblent avoir bien conscience de l'intérêt qu'elles suscitent. Aux abords de Conflans, un jeune se lance, s'assoit à côté des filles, « salut les filles, comment ça va, vous venez d'où ? », puis après qu'une d'entre elles lui réponde en souriant qu'elles étaient chez une amie de Mantes-la-Jolie, il lui demande son numéro, avant de descendre rapidement à la station pendant que ses deux camarades retiennent la porte pour lui permettre de sortir à temps.

Enfin, les trains sont parfois le lieu de pratiques à risque d'après le responsable de la ligne SNCF qui dessert le quartier des Prairies. Nous n'avons été cependant témoin de telles pratiques qu'à une seule occasion, lors d'un aller-retour vers Paris en compagnie d'un éducateur spécialisé et de trois adolescents déscolarisés. Ces adolescents s'amusaient à ouvrir les portes du train en marche pour provoquer l'éducateur. Cette provocation présupposait néanmoins une certaine habitude, qui nous a ensuite été confirmée par un des trois jeunes. Ces conduites à risque, ainsi que les éventuelles situations conflictuelles avec les autres usagers, expliquent en partie la préférence des associations pour des déplacements en minibus plutôt qu'en transports en commun.

Ces différentes qualités des transports en commun conduisent à une appropriation ludique des lieux. Les *Adolescents du quartier* investissent en nombre une partie de l'espace, ils parlent fort et écoutent de la musique, ils adoptent des conduites ostentatoires qu'ils ne se permettent pas dans leur quartier par crainte des moqueries des « *grands* », certains se mettent à danser... Dans les trains, ils ne cessent de changer de place contrairement aux autres usagers, notamment dans les wagons à deux étages qui favorisent cette circulation interne. Celle-ci s'intensifie à l'arrivée des stations, où un des adolescents du groupe s'approche systématiquement des portes pour aller scruter le quai. Cette attention est certes dictée par les techniques de fraude décrites précédemment, mais elle témoigne également d'une volonté de

prise de contrôle de la machine dans laquelle ils se trouvent. Elle leur permet de retenir la porte ouverte lorsqu'ils observent un retardataire, connu ou non, par exemple une femme portant une poussette ou un sac de course. De même, les fonctionnalités du train sont transformées en instrument de jeu (le porte-vélos devient un appareil à traction, la jonction entre deux wagons un espace où les jeunes s'amuse des vibrations, les escalators un appareil à monter en marche arrière...). Dans certains cas, les adolescents s'amuse à actionner le signal d'alarme. Cet acte répond souvent à des motifs fonctionnels, comme la gestion des retardataires ou l'obtention de justificatifs de retard pour le lycée. Mais, il peut également constituer une démarche de provocation, vis-à-vis des autres usagers et des professionnels, engendrée par la mobilité en groupe et la dynamique des défis mutuels que se lancent les jeunes².

Dans les autres transports, les adolescents s'approprient les carrés situés à l'arrière des bus ou des métros. Ces emplacements permettent de se regrouper et de bénéficier du meilleur contrôle visuel de l'espace des transports, notamment des entrées et des sorties (Rinaudo, 1999). Dans les bus, ces emplacements sont en outre situés à distance respectable du chauffeur. Ils sont fréquemment transformés en aire de jeu, l'intrusion d'autres usagers étant perçue comme une violation de territoire : les adolescents continuent leur chahut en faisant comme si le nouveau-venu n'était pas là (Rinaudo, *ibid*).

Cette appropriation de l'espace des transports en commun concerne en priorité ceux qui sont situés à proximité du quartier. En effet, les adolescents y trouvent facilement des places assises, notamment lorsqu'ils montent au terminus de la ligne ou qu'ils s'y installent en soirée. Ils s'y sentent plus à l'aise, car ils ont l'habitude de les emprunter et peuvent être facilement rejoints par d'autres jeunes du quartier en cas de tensions avec des usagers ou des professionnels de transports. Ils y bénéficient parfois également de la bienveillance de ces agents, dont une partie est originaire de leur quartier ou d'autres ZUS du département. Certains chauffeurs de bus, lorsque celui-ci n'est rempli que par des adolescents, peuvent par exemple s'amuser à accélérer ou freiner brutalement pour se divertir avec eux.

La transformation des transports en commun en un espace de jeux n'est pas propre qu'à ces adolescents. Elle est avant tout l'expression d'une période du cycle de vie pendant laquelle ils apprennent à se familiariser avec cet espace public particulier et avec les règles d'interactions qui le régissent. Il nous est ainsi arrivé bien souvent d'observer dans d'autres quartiers ce ballet d'adolescents circulant d'un wagon à un autre ou s'amusant à retenir les portes. Les dynamiques situationnelles engendrées par les réactions des autres usagers plus âgés, conduisant parfois à des tensions, sont cependant beaucoup plus spécifiques aux *Adolescents du quartier*.

² Pour les médiateurs et le responsable des contrôleurs sur le tronçon desservant le quartier des Prairies, ce tirage d'alarme constitue le principal motif de tension avec les adolescents, car il entraîne de nombreux retards et les amendes afférentes du STIF. A l'inverse, d'après eux, les problèmes de violence physique concernent beaucoup plus des jeunes adultes en voie de marginalisation.

Une mobilité rythmée par des épreuves

Il est possible d'analyser la dynamique de ces situations de tension avec l'outil de la mobilité comme épreuve, exposé dans l'introduction de l'ouvrage. Cet outil repose sur une théorie de l'action qui s'inscrit dans une double filiation (Martucelli, 2015) : le courant philosophique du pragmatisme et sa descendance dans les travaux de l'École de Chicago et de Goffman (Joseph, 2007) ; la sociologie pragmatique inspirée de la pragmatique linguistique. Pour plus de clarté, nous exposerons la conception de l'action propre à ces deux filiations, en nous appuyant sur la lecture du pragmatisme par I. Joseph (*ibid*), puis sur les travaux de C. Lemieux (2009).

Dans la tradition du pragmatisme, les acteurs ne cessent de passer de situations habituelles, reposant sur des croyances stables, à des situations de trouble questionnant les habitudes anciennement fixées. Ce trouble survient quand le cours normal de l'action est interrompu par une discontinuité de l'environnement, nécessitant une enquête afin d'établir de nouvelles croyances. La forme la plus élémentaire de ce trouble est l'embarras dans l'interaction, la sensation que quelque chose ne va pas car nous n'avons pas adapté le comportement qui convient à la situation. Cependant, les acteurs possèdent des compétences pour s'adapter et résoudre ces situations au déroulement imprévisible, en s'appuyant sur les indices offerts par l'environnement : de nouvelles habitudes d'action peuvent alors émerger.

Les sociologues pragmatiques reprennent cette conception de l'action, en y ajoutant le concept de grammaire : ensemble de règles à suivre pour être perçu par les autres membres d'une communauté comme agissant correctement dans une situation donnée. Ces différentes règles forment trois grammaires, universelles mais spécifiées différemment dans chaque communauté : la grammaire naturelle, faite d'engagements immédiats et spontanés (par exemple, j'éteins mon baladeur dans le métro car je n'ai plus envie d'écouter de la musique) ; la grammaire réaliste, consistant à adapter son comportement à différentes contraintes (je l'éteins car mon voisin me menace) ; la grammaire publique, consistant à prendre ses distances vis-à-vis de la situation en s'appuyant sur des règles qu'un tiers peut partager (je l'éteins car je ne veux pas déranger les autres voyageurs). L'action est plus ou moins réflexive, selon que l'acteur agit en se référant explicitement à une règle ou en fonction d'habitudes. Les situations demandant le plus de réflexivité adviennent lorsque dans une interaction les personnes ne se réfèrent pas aux mêmes règles de comportement. Afin de rétablir le cours normal de l'action, les acteurs se notifient le fait qu'une faute grammaticale a été commise. Cette notification est plus ou moins explicite, allant d'une moue désapprobatrice à l'énoncé explicite de la règle qui n'a pas été suivie. Elle conduit les individus à changer de grammaire, ou à interroger la pertinence des règles suivies, voire à les redéfinir.

Le terme d'épreuve, déjà utilisé par d'autres sociologues pragmatiques (Boltanski et Chiapello, 1999, pp. 73-80), désigne ces situations problématiques qui questionnent les habitudes d'action et dont la résolution nécessite un accord entre les différents acteurs. La mobilité peut alors être perçue comme une série d'épreuves que, dans leurs déplacements quotidiens, les acteurs sont susceptibles d'affronter, et qu'ils peuvent ou non surmonter. En effet, se succèdent dans les déplacements des situations qui mettent en présence des citoyens

pouvant ne pas partager les mêmes règles ou se situer dans la même grammaire. Le terme d'épreuve met l'accent sur l'incertitude propre à chaque situation, sans négliger les rapports de force qui s'y expriment. Il existe ainsi un continuum entre les épreuves dans lesquelles les acteurs s'appuient sur la grammaire publique lorsque leur action est mise en cause (épreuves de grandeur chez Boltanski) et celles où ils mobilisent d'autres grammaires (épreuves de force). Le premier type d'épreuves est par nature égalitaire, car s'appuyant sur la capacité reconnue des acteurs à mobiliser des principes de justice partageables par d'autres. Au contraire, dans le second type d'épreuves, un acteur peut chercher à imposer une règle sans mobiliser ces principes de justice. Il peut ainsi dénier aux autres acteurs de l'interaction la capacité de faire appel à la grammaire publique, voire dans les cas extrêmes imposer son point de vue par la violence. L'épreuve de force se distingue de la relativisation, lorsque l'acteur passe outre le trouble qu'il ressent. Cependant, si des rapports de force structurent chaque épreuve, l'issue de cette dernière est toujours incertaine : il ne peut être prévu à l'avance si un accord permettra, ou non, le retour à un cours normal de l'interaction. Une épreuve est toujours contingente (Martucelli, *ibid*).

Dans les transports en commun, lorsque la règle de l'inattention civile (grammaire publique), suivie par une majorité des usagers, entre en confrontation avec la règle de conduite suivie par les adolescents, celle de l'exploration et du jeu (grammaire naturelle), la cohabitation peut devenir problématique. Cette épreuve, pour être résolue, nécessite un travail de justification des adolescents et des autres usagers sur les règles qu'ils suivent, puis un accord sur celles qu'ils jugent les plus appropriées dans la situation présente. Les *Adolescents du quartier* prennent ainsi fréquemment comme exemple l'écoute publique de musique, lorsqu'ils évoquent ces situations de tension avec les autres citoyens dans les transports en commun. Ils reconnaissent le plus souvent le bien fondé de la règle consistant à ne pas faire trop de bruit pour ne pas gêner les usagers (grammaire publique). Cependant, dans certaines situations, des règles de la grammaire naturelle conduisent à l'écoute publique de musique, dont le but n'est pas forcément de provoquer les autres usagers. Cette écoute a pour objectif de faire écouter une chanson à un ami et elle contribue à transformer les transports en commun en un espace de jeu quand la promiscuité avec les autres usagers est faible. Elle est également une manière de tester les limites de l'appropriation de l'espace des transports à mesure que le groupe d'adolescents s'éloigne de son quartier. Les autres usagers relativisent parfois le trouble que provoque cette musique, en jugeant qu'il n'est pas assez gênant pour rechercher un accord avec les adolescents. Mais, ils notifient le plus souvent aux jeunes une faute grammaticale en se référant à la grammaire publique. Cette notification pousse le plus souvent les adolescents à modifier leur comportement, car ils jugent la demande appropriée à la situation, comme le montre la récurrence du terme « *normal* » dans l'extrait ci-dessous :

« Des fois, on écoute de la musique sur les portables, « ouais faut que je te fasse écouter ce son », mais sans déranger personne. Si y'a trois, quatre personnes on met, si y'a du monde on met pas. Quand on nous demande de baisser, nous on est clean. Par exemple, quand une personne gentiment elle va dire « votre musique elle me dérange », on va éteindre normal, « ouais excusez-nous ». Si une personne elle est en train de lire, elle va faire « excusez-moi est-ce que vous pouvez couper votre

musique, elle dérange tout ça », après on va couper normal. Après si elle est agressive « ouais, coupez votre musique ça m'énerve tout ça », ça va pas être pareil, là on va s'embrouiller » (Lycéen, 17 ans).

La faute de comportement peut au contraire être notifiée en référence à d'autres grammaires, réaliste (avertissement sur le risque d'attirer l'attention des agents de la RATP) et surtout naturelle (je n'aime pas votre présence). Ces adolescents seront plus enclins à percevoir la notification de cette faute comme une agression quand ils auront été auparavant confrontés à des épreuves non résolues avec d'autres citadins et qu'ils auront donc emmagasiné un « stock » d'échecs. Mais ils se sentent d'autant plus agressés, lorsque différents indices de l'atmosphère situationnelle (comme le ton et les expressions employés) leur font comprendre qu'on leur dénie la capacité d'accéder à la grammaire publique. Cette perception de la notification d'une faute grammaticale comme une agression est plus fréquente dans les transports en commun ne se situant pas à proximité immédiate du quartier de résidence. Deux explications peuvent rendre compte de cette évolution de la perception des remarques des autres usagers : d'une part, les adolescents sont plus sur la défensive, car ils sont moins familiers des lieux et ils appréhendent les réactions des autres usagers à leur présence ; d'autre part, ces derniers ont beaucoup moins recours à la relativisation et ils n'hésitent pas à manifester publiquement leur désaccord, car ils n'ont quasiment aucune chance de recroiser les adolescents ultérieurement. A l'inverse, lorsque l'épreuve survient dans les transports situés à proximité du quartier, les adolescents et les autres usagers ont plus tendance à tenter de la surmonter de manière non conflictuelle. Les premiers peuvent avoir peur que des voisins ou des amis des parents ne soient témoins de la scène et ne leur rapportent, les seconds craignent de basculer dans des épreuves de force répétées.

Un même déplacement donne alors parfois lieu à différentes épreuves, qui seront ou non surmontées selon la dynamique propre à chaque situation, comme le montre l'extrait de carnet de terrain suivant :

Dans le cadre d'une sortie organisée pour prendre des photographies, je me rends sur Paris en compagnie de trois adolescents déscolarisés et d'un éducateur. Le wagon est peu rempli. Les jeunes commencent à parler fort et à écouter ponctuellement de la musique. Une dame d'une quarantaine d'années s'approche en leur demandant de parler moins fort et de baisser le volume de la musique. Elle précise qu'elle est professeure dans un collège de la Goutte d'or et qu'elle a l'habitude que les jeunes parlent fort. Puis, elle demande à un adolescent de venir la voir et lui glisse quelques mots à l'oreille. Les deux autres jeunes se moquent un peu de lui mais le reste du trajet se déroule bien. Arrivé à Paris, un jeune s'amuse à monter un escalator en sens inverse. Il est rappelé à l'ordre par un homme d'une cinquantaine d'années, qui lui crie « *que ce n'est pas normal d'être con comme ça* ». S'en suit immédiatement une montée en tension, le jeune fait mine d'intimider physiquement son interlocuteur et le taxe de racisme avant d'être calmé par l'éducateur. Revenant quelques jours après sur la première scène, dont ils se rappellent bien plus que la seconde, les jeunes interprètent les paroles de la professeure comme un conseil légitime : « *donner un conseil, ce n'est pas agresser quelqu'un. Elle était pas méchante, elle avait l'air sympa, ça se voyait qu'elle avait pas peur* »

La mobilité en groupe des adolescents du quartier est rythmée par ces épreuves dans les transports en commun, qui débouchent ou non sur un accord avec les autres usagers. L'extrait

précédent montre que l'emploi de l'humour et l'affirmation d'une communauté d'expérience, même partielle, avec ces adolescents contribuent à ce qu'ils perçoivent comme justifiée la demande de modification de comportement (ainsi que certaines caractéristiques de l'usager, comme être enceinte ou en train de lire un livre...). Ce sont d'ailleurs les principales techniques employées par les médiateurs qui circulent dans les trains desservant le quartier des Prairies lorsqu'ils demandent aux adolescents ou aux jeunes plus âgés de ces quartiers de modifier leur comportement. Elles sont également mobilisées par les médiateurs des transports de l'agglomération lyonnaise et stéphanoise (Begag et Rossini, 1999) ainsi que par les chauffeurs de bus traversant d'autres ZUS franciliennes (Scheller, 1996 ; Mohammed, 2007).

A l'inverse, ces épreuves, lorsqu'elles ne débouchent pas sur un accord, nourrissent un sentiment de stigmatisation. Celui-ci peut conduire les adolescents à la provocation, qui permet de stigmatiser l'autre à son tour et de renforcer leur visibilité dans l'espace des transports :

« Une fois on mettait de la musique fort, et y'a un vieux avec son journal il a commencé à s'énerver. Si le mec il parle gentiment on va baisser, mais nous les gens quand ils agressent ben ça nous donne envie de les agresser. Là le vieux il a commencé à crier, « allez barrez-vous », c'était un facho, nous on rigolait de plus en plus, on lui disait « t'es moche, t'es archi-moche », et on mettait la musique de plus en plus fort » (Lycéen, 17 ans)

Mais ce sentiment favorise également le fait de percevoir comme une agression les remarques des autres citadins sur leur comportement, ce qui nourrit en retour un sentiment d'opposition entre « eux » et « nous », entre les jeunes du quartier de résidence et les autres citadins.

Un sentiment d'opposition avec les autres citadins

Ce sentiment d'opposition que ces adolescents développent entre « eux » et « nous » structure fortement leur mobilité. Ce sentiment se nourrit tout d'abord d'une conscience aigüe de la ségrégation ethno-raciale et sociale de leur quartier et du stigmate territorial qui y est associé (Wacquant, 2007 ; Garbin et Millington, 2011). Mais il est renforcé chez les *Adolescents du quartier* par leurs expériences scolaires chaotiques, marquées bien souvent par l'échec, propice au sentiment d'être victime d'un racisme institutionnel (Payet, 1992).

C'est ainsi dans les établissements scolaires que se forge principalement la conscience d'une spécificité par rapport aux autres adolescents, notamment au collège puis au lycée (Mohammed, 2011). Malgré l'homogénéisation sociale croissante de ces établissements, ils sont pour de nombreux adolescents le premier lieu de contact avec des jeunes d'une autre origine sociale ou ethno-raciale. Dans le quartier des Prairies, les écoles maternelles et primaires sont ainsi beaucoup moins mixtes que les collèges, comme en témoigne le tollé qu'a provoqué, auprès de nombre de familles aisées du haut de la commune, l'initiative du maire de redessiner la carte scolaire des écoles pour favoriser le mélange social des enfants

(Hajdenberg, 2008). A l'inverse, les deux collèges de la commune sont situés dans la ZUS, l'un étant plus côté que l'autre par les habitants du quartier, car il accueille également des élèves du haut de la ville.

Les mauvais résultats scolaires des *Adolescents du quartier* et leur orientation fréquente en classe de quatrième vers des sections d'insertion professionnelle contribuent à nourrir un sentiment d'opposition avec les élèves d'un autre milieu social. Ce sentiment est renforcé par une orientation au lycée vers des sections professionnelles, dans lesquelles les adolescents de milieux populaires sont surreprésentés. La scolarisation dans un lycée général et technologique permet au contraire de côtoyer quotidiennement des adolescents d'un autre milieu social. Mais, elle n'induit pas mécaniquement une fréquentation des autres élèves en dehors du cadre scolaire. Les adolescents du quartier des Prairies scolarisés en filière STG décrivent ainsi souvent une absence de contacts avec les lycéens des filières générales ne venant pas de leur quartier, voire le sentiment d'être tenus à l'écart. Les retours en train du lycée témoignent de cette séparation, les jeunes du quartier des Prairies restant systématiquement entre eux, à l'exception d'une minorité qui sont scolarisés en filière générale.

Dans certains cas, ce sentiment d'opposition est nourri par le vécu de discriminations par des membres plus âgés de la famille, en particulier sur le marché du travail ou dans certains espaces semi-publics (restaurant, centres commerciaux). L'expérience de ces discriminations est assez proche des « nigger moments » (Anderson, 2011), ces événements au cours desquels les Afro-américains sont rappelés à la réalité de leur couleur de peau et de leur condition, car on leur fait sentir que leur présence dans des lieux fréquentés par la majorité est inhabituelle (Haapajärvi et Ndour, 2013). Elle conduit ces membres plus âgés à développer un discours politique autour du racisme qu'ils subissent au quotidien. Ce discours peut conduire à un repli sur le quartier et à une dévalorisation du monde extérieur, lorsqu'il est confirmé par des épreuves de discrimination vécues personnellement par l'adolescent dans ses mobilités ou dans ses recherches de stage.

« Ma famille, elle m'a appris à faire attention au racisme depuis toujours. Parce que ma sœur elle est très intelligente et elle m'a appris les bases du racisme. Elle sait ce que c'est, même quand on partait à Paris, elle me disait « enlève ta capuche, on va savoir que tu viens du 9-3 ». Elle en a connu des profs qui rabaissent parce qu'on vient de la cité, ben elle m'a appris à lutter contre ça, elle nous a dit « ne parlez pas mal aux profs, mais quand même ne vous laissez pas marcher sur les pieds ». Parce que mes sœurs elles ont fait l'expérience du racisme, même si quand elles rentrent dans les magasins on les interpelle pas, mais elles savent ce que c'est : quand elles appellent pour un entretien d'embauche et qu'elles envoient une photo et qu'on leur dit « on vous rappellera », ma sœur elle est persuadée que c'est parce qu'elle est noire qu'on lui dit ça. Même elle était allée à un entretien d'embauche et à peine sortie, elle m'a raconté l'histoire, celle qui lui a fait passer l'entretien, elle rigolait « ouais, elle croit que je vais l'embaucher, que je vais la garder la noire ». Donc après, elle nous raconte et nous on sait (...) D'ailleurs, il m'est arrivé un truc comme ça, j'étais parti dans un centre commercial avec mon

frère et ma sœur, elle est rentrée deux secondes avant nous, et le vigile il nous a stoppés net mon frère et moi. Donc je me rendais compte avant du racisme, mais là ça a confirmé on va dire. C'était y'a quatre ans, j'étais assez jeune quand même »
(Lycéen, 17 ans)

Cette orientation « ethnocentrique » (Anderson, *ibid*) n'est pas sans effet sur les pratiques de mobilité des adolescents. Le sentiment d'opposition avec les autres citadins s'actualise ainsi lorsque ces adolescents se déplacent. Les citadins d'un autre milieu social et résidentiel leur feraient sentir qu'ils ne sont pas forcément les bienvenus. Les *Adolescents du quartier* se sentent porteurs dans ces interactions d'un stigmate social, ethno-racial, résidentiel et d'âge. Ce stigmate est tout d'abord lié à la différence d'âge, car les adolescents disent percevoir plus fortement l'hostilité des autres citadins lorsqu'ils se déplacent en groupe. Il est également ethno-racial, car ils expliquent bien souvent le comportement des autres citadins par un racisme de « blancs ». Cependant, cette différenciation ethno-raciale est avant tout le support d'un stigmate social, qui ne la recoupe pas totalement (Lapeyronnie, 2008). La visibilité ethno-raciale n'est qu'un critère parmi d'autres de la catégorisation de ces adolescents comme indésirables, elle n'est opérante qu'en lien avec un ensemble de propriétés sociales auxquelles sont associées des comportements et des pratiques particuliers, comme la tenue vestimentaire ou les codes de langage (Rinaudo, 1999). Ce stigmate ethno-racial et social se superpose alors à un stigmate résidentiel (Garbin et Millington, 2011), la conjugaison de la race et de la classe renvoyant selon les adolescents à des appartenances résidentielles spécifiques, notamment à une opposition entre « Paris » et les « cités », comme le montre cet extrait d'entretien :

« C'est plus des blancs qui disent qu'on n'a rien à faire là. Même si je rencontre des noirs à Paris forcément, les noirs ils ont l'air vraiment bien, ils marchent normalement, ils parlent bien, ils sont bien habillés, donc c'est pas des noirs de cité, y'a une grosse différence. Un « noir de Paris », un blanc il passe à côté il continue comme ça (NDLA : il mime une trajectoire rectiligne), alors qu'avec un « noir de cité », il passera comme ça (NDLA: il mime l'évitement), le blanc il le regardera comme ça, il le regardera mal. Même encore à cinq kilomètres, il se retournera encore pour dire « il fait quoi là lui ? », ça tu le sens clairement quand tu vas à Paris » (Lycéen, 17 ans)

Alors que les travaux récents sur le stigmate territorial (Garbin et Millington, *ibid* ; Wacquant et *al.*, 2014) insistent sur le sentiment d'indignité sociale des habitants de vivre dans des quartiers ségrégués, nous voyons que ce sentiment s'actualise lors des déplacements des adolescents. Différents indices leur font sentir l'hostilité des autres citadins : des regards désobligeants, un jugement agressif sur leur comportement, des changements de places dans les transports ou des stratégies d'évitement dans les rues, le refus de s'engager dans des interactions banales de la vie urbaine, comme renseigner sur un itinéraire ou sur l'heure. Ils disent ressentir plus particulièrement cette hostilité lors d'interactions avec certaines catégories de citadins, avec les touristes, mais surtout avec les personnes âgées. Néanmoins, cette sensation s'entremêle, encore une fois, avec des variables sociales, ethno-raciales et résidentielles :

« Ça se voit au regard qu'ils nous aiment pas, des fois ils regardent bizarre, de haut en bas, c'est plutôt des vieux, je pense que c'est parce qu'ils ont pas l'habitude de nous voir. Ce regard tu le sens vraiment à Paris. Quand on va sur Paris, y'a beaucoup de racistes. Les vieux ils ont un sale regard. Tout seul ça passe un peu plus, on peut passer normal, mais quand on est beaucoup ils se disent « c'est les sauvages échappés d'une cage ». C'est comme s'ils avaient jamais vu des noirs et des arabes dans leur vie on dirait » (Lycéen, 17 ans)

Ce stigmatisme est renforcé dans les interactions avec les veilleurs d'espace (vigiles, contrôleurs, mais surtout les policiers) soupçonnés de vouloir entraver leur mobilité en adoptant des comportements spécifiques à leur égard³. Il s'agit par exemple d'un accès refusé à un club de bowling malgré une réservation, d'une surveillance accrue de leurs mouvements dans les centres commerciaux, de contrôles plus fréquents que pour les autres usagers dans les transports en commun. Dans tous ces cas, ils reprochent aux veilleurs d'espace d'agir par racisme et non en référence à un principe de bien commun compréhensible par tous (par exemple contrôler les tickets parce que les transports sont un service public financé en partie par les usagers ou vérifier les sacs à la sortie des magasins pour éviter les vols) :

« On est allé acheter PES 2006 à Virgin, à Paris sur les Champs avec mon frère et ma sœur. On a fini d'acheter, on est sortis du magasin, le vigile c'était un blanc, il nous dit « madame, je peux vérifier ? », il regarde normal, le ticket de caisse tout est en règle normal, on se dit qu'il fait son métier et tout, mais après y'a un autre mec il est passé et le vigile a pas vérifié. Et le mec c'était un blanc, comme quoi on est trois noirs et que ça pose problème » (Lycéen, 17 ans)

Ces adolescents accusent notamment les policiers de mener à répétition des contrôles d'identité ciblés dans les lieux touristiques de la capitale afin de les empêcher de s'y rendre. Ils différencient ces contrôles « gratuits » de ceux qu'ils jugent « normal » car justifiés, notamment lorsque les policiers interviennent au milieu d'une bagarre. Certaines études récentes, menées néanmoins uniquement sur des étudiants, confirment cette pratique discriminatoire des contrôles d'identité : le genre, la race et le look, en l'occurrence arborer plusieurs attributs remarquables comme un jogging ou une capuche augmente significativement la probabilité d'être contrôlé de façon récurrente et jouent aussi sur les modalités du contrôle (Jounin et al, 2015).

Les adolescents développent alors une cartographie différenciant les lieux de la capitale en fonction de la probabilité plus ou moins importante d'être confrontés à ces contrôles ou d'être interpellés au hasard pour des actes délictueux commis par d'autres jeunes qu'eux :

« Sur les Champs, y'a trop de contrôles de police, quand on est quinze, vingt ben direct on se fait contrôler. Direct, dès qu'on sort du métro en général, on marche dix minutes et ça y'est on se fait contrôler. Alors qu'à Châtelet par exemple ils sont

³ Nous rejoignons sur ce point le constat fait par d'autres auteurs : « Ce qui frappe, dans les descriptions qui sont faites aujourd'hui de l'expérience spatiale des jeunes dits des cités (en dehors de l'école) est non pas l'absence d'adultes dans leur univers ni l'existence d'un entre-soi particulièrement fort, mais que la présence adulte y est principalement incarnée par des figures d'ordre (policiers, vigiles...) » (Ménard et Zucker, 2007).

juste là pour les bagarres, parce qu'ils savent que ça va se battre. Ils sont pas vraiment là pour contrôler, ils sont juste là pour séparer en cas de bagarres. Ils contrôlent vite fait parce qu'ils croient que c'est nous qui avons fait quelque chose. Mais c'est pas des contrôles gratuits (...) Nous, on sait qu'il faut pas trop aller à Champs Elysées, Tour Eiffel, partout où y'a des touristes. C'est partout où il y a des grands trucs en fait, Arc de Triomphe, les trucs comme ça. Ils nous contrôlent comme pour dire « on est là, alors faites pas de conneries ». Après ils nous laissent, mais après s'ils nous revoient par exemple, ça peut être une heure ou deux après, ben ils nous recontrôlent, une autre patrouille, pour nous faire comprendre qu'il faut pas qu'on reste. Ils attendent qu'on réagisse, par exemple ils nous mettent une baffe et ils attendent qu'on riposte comme ça ils nous sautent tous dessus. C'est pour ça qu'il faut être intelligent (...) On peut pas filmer, parce qu'en fait ils nous font quoi, ils nous disent « contre le mur, contre le mur », ils nous mettent contre le mur et dès qu'on est contre le mur ils nous mettent des baffes de derrière. Ils disent « bande de cons, vous faites quoi ici ? ». Ça arrive souvent. Ils nous font « rentrez dans vos cités bande de cons, nanana ». C'est surtout les meufs les pires. Par exemple quand y'a quinze mecs et y'a une meuf, ben c'est mort, il faut pas lui parler à la meuf parce qu'elle se sent obligée de nous montrer qu'elle est là, elle tape et tout (...) On est vénères. On a envie de réagir, mais... On se dit « on va y retourner pour faire chier », mais... D'un côté on a envie de réagir, mais de l'autre on sait qu'il faut garder son calme si on veut pas finir au poste. Du coup on va rarement aux Champs Elysées ou on y va à moins. Quand vraiment, genre c'est le jour de l'An, ben on y va, là on y est allés cette année, c'était bien, y'avait beaucoup de monde, bon ils nous ont saoulés quand même, on marchait, ils sont arrivés à cent-cinquante ils nous ont entouré, les CRS ils commençaient à nous insulter, à nous mettre des baffes, ils nous embrouillaient et ils attendaient juste qu'on réagisse, et vu que nous on savait que si on réagit c'était foutu, ben on parlait pas, on restait comme ça tranquille. En fait ils provoquent pour pouvoir intervenir, parce que si on les tape pas, après ils peuvent rien faire » (Lycéen, 17 ans).

Comme dans cet extrait d'entretien, le sentiment de stigmatisation conduit à une restriction de la mobilité de certains *Adolescents du quartier*, notamment dans les quartiers touristiques de la capitale. Lorsqu'ils se rendent à Paris, ils appréhendent les interactions qu'ils vont avoir avec les veilleurs d'espace ou les autres citoyens, persuadés qu'elles vont mal se terminer, ce dont témoigne leur attitude corporelle : les adolescents se tiennent serrés et ne cessent de jeter des regards de droite à gauche, comme s'ils étaient toujours susceptibles d'être agressés. Surtout, ce sentiment de stigmatisation les amène à développer une cartographie mentale qui représente l'espace extérieur au quartier comme un monde urbain clivé.

Cette cartographie repose en grande partie sur la distinction entre les lieux fréquentés par des jeunes de même origine sociale et ethno- raciale qu'eux, et les lieux fréquentés par les autres citoyens, particulièrement les adolescents de Paris *intra-muros*. Ils envient le capital économique de ces adolescents, mais trouvent ridicule leur accoutrement vestimentaire et

surtout les décrivent comme craintifs, exploitables et ne répondant pas aux provocations. Encore une fois, leur perception des adolescents parisiens repose en partie sur une différenciation ethno- raciale et/ou religieuse, ceux-ci étant souvent nommés les « *petits blancs* », les « *gaulois* » ou les « *mangeurs de porc* ». Néanmoins, cette différenciation ethno- raciale est avant tout le support d'une différenciation sociale, les « *parisiens* » étant le plus souvent décrits comme des « *bolos* ». Cette expression qui désignait au départ les personnes étrangères à la cité venues s'y fournir en drogue ou en vêtements et qu'il est possible d'abuser (Kokoreff, 2005), est utilisée désormais dans la bouche des adolescents pour décrire ceux qui sont faibles physiquement et n'osent pas riposter en cas de provocations. Elle peut être employée à l'égard de jeunes d'une même origine ethno- raciale que les *Adolescents du quartier* mais n'en partageant pas les codes. A l'inverse, l'unique *Adolescent du quartier* blanc de peau que nous avons interrogé était souvent surnommé par ses amis le « *gaulois* », mais jamais moqué en tant que « *bolos* ».

Ainsi, les *Adolescents du quartier* se déclarent peu attirés par Paris, si ce n'est pour la recherche ponctuelle d'animation et critiquent le caractère froid et anonyme de la capitale qu'ils opposent à la solidarité régnant dans leur quartier. La géographie des lieux dans lesquels ils ne sentent pas à l'aise ne recoupe cependant pas totalement celle de Paris *intra-muros*. Certains nœuds de connexion des transports en commun de la capitale comme Châtelet et Gare du Nord servent selon eux de sas de passage entre leur monde et celui des parisiens. De même, certains quartiers populaires parisiens, qu'ils fréquentent lorsqu'ils ont de la famille, ne font pas partie pour eux de Paris, sorte d'équivalent au *Paris poubelle* désigné par certains adolescents de Seine-Saint-Denis pour qui seule une partie de la capitale paraît socialement et culturellement accessible (Truong, 2013). Ils n'identifient également pas « *Paname* » au quartier de La Porte de Clignancourt ou de la Foire du Trône.

« C'est à Clignancourt que je vais le plus à Paris. La première fois j'étais choqué, je pensais pas que c'était ça, je m'attendais pas à voir des gens comme ça, ils sont comme nous, comme des mecs de cité. J'étais surpris, y'en a plein. Au début j'ai cru que c'était Paname, comme Châtelet, alors qu'en fait c'est comme les cités. C'est bien, avec les vendeurs on parle bien, normal. Y'a un bon délire là-bas, ça rigole, ça se clashe entre les vendeurs, en fait y'a que des jeunes de cité là-bas. Pour moi c'est pas vraiment Paname. Paris c'est plus Châtelet. Clignancourt c'est pas Paris pour moi, c'est pas les mêmes gens. Alors qu'à Châtelet les gens ils sont bien, y'a des gens classe, y'a de tout en fait, des skateurs et tout. Moi je préfère Clignancourt que Châtelet, parce que déjà quand tu veux acheter un truc les vendeurs ils sont bien, y'a un bon délire et tout. Et les prix. Tu peux négocier facilement » (Collégien, 16 ans)

Ils aiment se rendre dans ces lieux qu'ils trouvent accueillants, car ils offrent des animations destinées spécifiquement à leur classe d'âge et ils sont fréquentés par des jeunes d'une même origine sociale qu'eux, en raison du type d'enseignes de vêtements, de restauration et de musique qui y sont présents. Ces lieux deviennent rapidement des espaces de tension et d'affrontements avec des jeunes d'autres ZUS, soit en raison d'une provocation spontanée

d'un groupe, soit pour régler un conflit né localement. C'est notamment le cas à la Foire du Trône qui est fréquentée quasi exclusivement par des adolescents.

En dehors de ces lieux, ils déclarent être attirés principalement à Paris par les Champs Elysées, même si au final ils s'y rendent assez peu, en raison notamment des contrôles policiers. Ce lieu leur offre un dépaysement, lié en grande partie à l'étalage de luxe et à la présence de touristes fortunés, qui n'est pas forcément prisé par les autres adolescents de ZUS. A l'inverse, ces adolescents n'aiment guère se rendre dans le forum des Halles et ses environs, qu'ils jugent fréquentés par des adolescents ayant un style trop éloigné du leur (les amateurs de tecktonick, les gothiques, les skateurs...). Ils savent également que la présence de nombreux policiers ne leur permettra pas de provoquer d'autres jeunes et ils sont moins à l'aise pour flirter avec les filles que dans les centres commerciaux situés à proximité de chez eux. Les rares fois où ils se rendent dans ce quartier, ils ne s'y attardent pas, ils restent dans des zones circonscrites et ils se contentent, avant de repartir, de regarder des spectacles de danse de rue ou de faire la cour sans conviction à quelques filles.

Un sentiment d'opposition qui entraîne parfois un repli sur le quartier

Le sentiment d'opposition et de stigmatisation que les adolescents du quartier développent lors de leurs interactions avec des citadins d'un autre milieu social n'entraîne donc pas toujours un repli sur le quartier, entendu comme « *une réduction de la circulation dans l'espace urbain et une transformation de l'immobilité sociale en immobilité urbaine* » (Lapeyronnie, 2008). Ce repli ne survient que lorsque le stigmate social, ethno-racial et résidentiel dont ces adolescents se sentent porteurs devient trop difficile à supporter dans les interactions avec les autres citadins. Cela concerne généralement des adolescents avec une faible confiance dans leurs capacités de séduction et une estime de soi entachée par leur trajectoire scolaire chaotique. Le stigmate rend leurs déplacements en dehors du quartier pour une recherche d'animation trop éprouvants, au sens où les épreuves auxquels ils sont confrontés avec les autres citadins ne débouchent que trop rarement sur un accord. La multiplication de ces épreuves non résolues ancre alors la certitude qu'ils ne trouveront que des ennuis en dehors de leur quartier, notamment lorsque leurs amis du même âge ont été confrontés à des échecs similaires. Ils se replient alors sur leur quartier et n'en sortent qu'en compagnie d'un nombre de jeunes suffisamment important pour s'appropriier l'espace des transports en commun et s'amuser sans s'exposer à la présence d'autres citadins.

Mais, les *Adolescents du quartier* ne sont pas nécessairement écrasés par ce stigmate, certains peuvent au contraire le retourner soit en mettant en scène leur virilité, en particulier dans les interactions avec les filles, soit en affichant des symboles de réussite financière lorsqu'ils se déplacent avec des jeunes plus âgés. Ce rapport au stigmate est principalement influencé par la confiance et l'estime de soi des adolescents, notamment dans les interactions avec les filles, ainsi que par leur capital d'autochtonie, c'est-à-dire la capacité à mobiliser les ressources procurées par l'ancrage local (Renahy, 2005). Ce capital permet notamment à certains adolescents d'être véhiculés par des jeunes plus âgés du quartier.

La première manière de retourner le stigmate concerne essentiellement des adolescents âgés de quatorze à seize ans. Ces adolescents ont fortement conscience de l'image qu'ils dégagent et de la méfiance qu'ils suscitent chez les autres citadins. Ils peuvent toutefois en jouer dans une posture agressive et une mise en scène de soi et de sa virilité, qui n'est pas forcément possible dans leur quartier par peur des réactions des « *grands* ». Cette mise en scène de soi concerne surtout les interactions avec des filles, les adolescents jouant avec leur image de garçon viril et bagarreur tout en maîtrisant les codes oratoires leur permettant de ne pas les effrayer. Elle est donc plus difficile à mettre en œuvre pour les adolescents qui ne fréquentent pas des établissements scolaires dans lesquels de nombreuses filles d'autres quartiers sont présentes. Les jeunes déscolarisés ou ceux qui sont scolarisés dans certains lycées professionnels où les garçons sont surreprésentés ont ainsi eu moins l'occasion que les autres de développer ces talents oratoires. Plus largement, cette capacité à se mettre en scène dépend également fortement de l'apparence physique extérieure de l'adolescent ainsi que du soin qu'il apporte à sa tenue, ce qui suppose également des capacités financières.

Une autre manière de mettre à distance le stigmate, voire de le retourner, consiste à afficher dans la mobilité des symboles de réussite financière et de se distinguer par là des autres adolescents du même âge. Elle dépend fortement de la capacité à être véhiculé par des jeunes plus âgés et d'accéder à des ressources économiques. Les adolescents qui retournent ainsi le stigmate sont généralement âgés de seize à dix-huit ans et résident dans des ZUS éloignées du centre de l'agglomération (sans doute parce que le taux de motorisation y est plus élevé que dans les autres ZUS).

Ces adolescents accèdent à des ressources économiques, soit grâce à un travail occasionnel ou saisonnier, soit par leur participation à des trafics plus ou moins légaux (vente de vêtements, de stupéfiants, de matériels électroniques...). Ils sont occasionnellement véhiculés, par des cousins habitant à proximité et qui viennent d'avoir leur permis, et surtout par des jeunes plus âgés du quartier. Cet accompagnement des « *grands* » est facilité par la présence de frères plus âgés ayant une bonne réputation locale, mais également par des services rendus dans le quartier (chercher une cannette ou un sandwich, transmettre un message, dépanner en tant qu'arbitre de touche lors de matchs de football....) ou à l'extérieur (aborder une fille pour eux). En échange de ces services, ces adolescents ont également l'occasion de s'entraîner à la conduite bien avant d'avoir atteint la majorité, souvent sur des voitures volées.

Cet accompagnement en voiture remplit plusieurs fonctions. Il permet tout d'abord aux adolescents d'éviter les tensions ou les affrontements physiques avec d'autres jeunes de ZUS qui se produisent lors des déplacements en groupe en transports en commun. Les provocations d'autres citadins sont également plus rares, car les adolescents ont peur de gâcher la sortie des « *grands* » et dès lors de ne plus se voir proposer de les accompagner en voiture. Ils ont également moins de chances de se faire contrôler ou interpeller par les forces de l'ordre, car se déplacer en voiture évite d'une part la confusion avec des adolescents qui auraient commis des actes délictueux dans les transports en commun, et d'autre part cela permet d'échapper plus facilement aux policiers en cas d'affrontements avec d'autres jeunes. Mais cet accompagnement en voiture permet surtout de fréquenter des lieux où il est possible de

rencontrer des filles (cafés chicha, boîtes de nuit) et auxquels les autres adolescents du même âge du quartier n'ont pas accès ou à des horaires moins tardifs (les Champs Élysées).

« J'aime bien bouger avec les grands. Parce qu'avec les grands c'est gros « gamos » (NDLA : grosses voitures). Ils ont tout ce qui faut, tu te casses pas la tête, ils te disent « monte » et c'est tout ce que t'as à faire. Quand je vais manger avec eux, s'ils voient que je vais payer ils me tapent. Ils disent « tu touches à rien », c'est normal c'est des grands, c'est chacun son tour, eux ils payent à plus petit qu'eux et moi après je paierai à plus petit que moi. Il faut rendre ce qu'on m'a donné (...) En plus les grands, ils se font pas remarquer, y'a juste la voiture qui se fait remarquer des fois, parce que les grands ils ont des grosses, grosses voitures. Les gens ils font « elle est belle cette voiture (...) A pied tu te fais plus contrôler qu'en voiture, parce qu'à pied on fait grave des conneries alors qu'en voiture non. Ça je leur dis tout le temps aux autres, moi je préfère y aller en voiture. Parce que sinon c'est quand on est à la cité, y'en a un qui fait « vas-y, on y va, on va foutre la merde là-bas », donc dans ta tête tu sais que si tu pars le pire qui peut t'arriver c'est une garde à vue. Mais moi j'essaie d'éviter la garde à vue, parce que c'est vraiment pas mon truc » (Lycéen, 17 ans)

Cet accompagnement peut aussi concerner des destinations plus lointaines, notamment lors de virées en Belgique ou aux Pays-Bas pour les festivités de la nouvelle année. Se déplacer en voiture est une source de prestige pour ces adolescents, car elle est une ressource rare dans le quartier et elle permet d'afficher le signe d'une réussite financière auprès des autres citadins. Dans les ZUS parisiennes, cet usage de la voiture comme une marque de distinction est remplacé par celui du scooter, qui nécessite également des ressources financières ou une bonne entente avec les jeunes plus âgés du quartier pour se faire prêter une machine en échange de services rendus. Les déplacements en scooter se différencient néanmoins de ceux en voiture, car ils sont plus fréquemment effectués avec des adolescents du même âge, même s'ils permettent également des mobilités solitaires pour aller rendre visite à des filles d'autres quartiers.

Si ce retournement du stigmatisme consistant à afficher dans la mobilité de manière hyperbolique l'appartenance à la jeunesse de cité est assez classique (Wacquant et *al.*, 2014), il n'est cependant que provisoire aux yeux mêmes des adolescents. Si ceux-ci développent un fort sentiment d'appartenance à leur quartier qu'ils mettent en scène dans leur mobilité, ils espèrent pouvoir le quitter s'ils en ont la possibilité. Ce départ témoignerait selon eux d'une ascension sociale et d'une véritable mise à distance du stigmatisme territorial attaché à leur environnement résidentiel. Un grand nombre d'entre eux exprime aussi une lassitude vis-à-vis des conflits avec d'autres ZUS et de la nécessité d'y participer s'ils ne veulent pas perdre la face devant leurs amis. Ils ont surtout du mal à supporter la difficulté de construire des relations intimes avec des filles et le poids des rumeurs dans le quartier. Ils souhaitent également que leurs enfants connaissent un environnement plus calme et moins violent que celui dans lequel ils ont grandi. Ils aimeraient ainsi bien aménager plus tard dans les quartiers pavillonnaires situés à proximité de leur cité, dans lesquels ils ne seraient pas dépaysés car des membres de leur famille y résident parfois. Une grande partie d'entre eux déclarent également

être attirés par un déménagement dans le Sud de la France, qu'ils associent au soleil et à la tranquillité. Un certain fatalisme est néanmoins perceptible dans leurs propos, car beaucoup d'entre eux ont conscience que leur parcours scolaire chaotique ne leur permettra pas nécessairement de mener à bien leurs rêves d'une insertion professionnelle stable et d'un déménagement dans des quartiers plus calmes :

« Je me projette pas trop dans l'avenir. Je sais même pas, parce que je suis réaliste, parce que y'en a qui disent qu'ils vont bouger mais après ils sont obligés de rester... Je sais même pas, je compte avoir mon bac et après on verra, je crois que je vais arrêter après le bac. De toute façon, j'ai jamais aimé l'école, j'ai pas eu le choix pour venir en filière pro. Je suis arrivé en seconde générale, je me suis fait virer parce que j'avais frappé mon CPE, j'ai fait toute l'année mais c'est à la fin que je me suis fais virer donc ça a pas trop compté, et bref.... J'ai toujours voulu vite quitter l'école, j'aime pas ça, j'aime pas cet univers. Moi, je voudrais pas rester dans ma cité, parce que c'est pas synonyme de prestige on va dire, c'est le ghetto ici, mais je suis réaliste (...) J'espère que je resterai pas en cité, parce qu'on y a vécu toute notre vie, ça serait triste de continuer dans ces quartiers. J'aimerais bien une résidence, un truc calme parce que la cité c'est pas reposant, tous les trafics qui y'a. C'est pas que je veux que y'ait plus de trafics, ces jeunes-là s'ils cassent leur pipe à vendre de la drogue, c'est qu'ils sont résignés à faire ça. Ils font pas ça par plaisir, donc je souhaite que ces jeunes-là leur avenir ils soient bien. Et j'espère aussi que je finirai pas comme ça » (Lycéen, 17 ans)